



Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Prix : 20 frs. — 10 cents (U.S.) — 6 pence (U.K.)

VOLUME IV — N° 6 — JUIN 1951



POUR OUVRIR LA PORTE du progrès à un milliard d'illettrés (un homme sur deux) l'Unesco a inauguré à Patzcuaro, au Mexique, son premier centre régional d'éducation de base. Voir en page 7 le reportage de notre envoyé spécial.

Le Courrier

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16*

Rédacteur en chef : S. M. KOFFLER.

Secrétaires de rédaction :

Edition française : ALEXANDRE LEVENTIS
Edition anglaise : R. S. FENTON
Edition espagnole : JOSÉ DE BENITO

Toutes reproductions autorisées

Imprimerie GEORGES LANG,
11, rue Curial Paris.

Distribué par N.M.P.P.

UNESCO Publication 1021

Le « Courrier de l'Unesco » est une publication périodique internationale consacrée aux travaux de l'UNESCO et au progrès de l'éducation, de la science et de la culture dans le monde.

Le prix de l'abonnement est de 200 francs français, de 1 dollar ou 5 shillings.

Ecrivez directement au siège de l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris, ou à notre dépositaire dans votre pays.

Allemagne : Florian Kupferberg Verlag, Liebenorestrasse 6, Mainz-Kastel.
Argentine : Editorial Sudamericana, S.A., Alsina 500, Buenos-Aires.
Australie : H.A. Goddard Ltd, 225 a George Street, Sydney.

Autriche : Wilhelm Frick Verlag, 27, Graben, Vienne I.

Barbade : S.P.C.K. Bookshop (Regional Office Caribbean Area), Broad Street, Bridgetown.

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV.

Birmanie : Burma Educational Book Shop, 551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.

Bolivie : Libreria Selecciones, av. 16 de Julio 216, Casilla 972, La Paz.

Brsil : Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.

Cambodge : Comptoir Cambodgien de Ravitaillement, 38, rue Van Vollenhoven, Phnom-Penh.

Canada : (de langue anglaise) : University of Toronto Press, Toronto; (de langue française) : Benoit Baril, 4234, rue de la Roche, Montréal 34.

Ceylan : Lake House Bookshop, The Associated Newspapers of Ceylon Ltd, Colombo I.

Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago-du-Chili.

Colombie : Emilio Royo Martin, Carrera 9 a, 1791, Bogota.

Cuba : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly, 455, La Havane.

Danemark : Einar Munksgaard, 6, Nørregade, Copenhague.

Egypte : Librairie James Cattar, Fournisseur de la Cour, 118, rue Emad-el-Dine, Le Caire.

Equateur : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Av. Mariano Aguilera 332, casilla 67, Quito.

Espagne : Aguilar, S.A. de Ediciones, Juan Bravo 38, Madrid.

Etats Malais et Singapour : Peter Chong and Co, P.O. Box 135, Singapour.

Etats-Unis d'Amérique : Columbia University Press, 2960 Broadway, New-York, 27, N. Y.

Finlande : Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu, Helsinki.

France : UNESCO, Service des Ventes, 19, avenue Kléber, Paris (16*).

Grèce : Eleuthéroudakís, Librairie Internationale, Athènes.

Hongrie : « Kultura », Akadémia-u, 10, Budapest V.

Inde : Oxford Book and Stationery Co, Scindia House, New-Delhi.

Vidya Bhavan Granthagar, Bharatiya Vidya Bhavan Buildings, Chowpatty Road, Bombay 7.

Indonésie : G.C.T. van Dorp et Co N.V., Djalan Nusanara 22, Djakarta.

Israël : Leo Blumstein, Book and Art Shop, 35, Allenby Road, Tel Aviv.

Italie : Messaggerie Italiane, Via Lomazzo, 52, Milan.

Liban et Syrie : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth, Liban.

Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra, 16, Mexico D.F.

Nigeria : C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos.

Norvège : A/S Bokhjörnet, Stortingsplass, 7, Oslo.

Nouvelle-Zélande : Whitcombe and Tombs, Ltd, G.P.O., Box 1526, Wellington, C.I.

Pakistan : Thomas and Thomas, Fort Mansions, Frere Road, Karachi, 3.

Pays-Bas : N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9, La Haye.

Pérou : Libreria Internacional del Peru, S.A., Giron de la Union, Lima.

Philippines : Philippine Education Co., 1104 Castillejos, Quiapo, Manille.

Portugal : Publicações Europa-America, Ltda., 4, Rua da Barroca, Lisbonne.

Royaume-Uni : H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres, S.E.1.

Suède : A.B. C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Stockholm.

Suisse : Suisse alémanique : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande : Librairie de l'Université, 22-24, rue de Romont, Fribourg.

Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Thaïlande : Sullisaphan Phanit, Aka-ru 9, Rai-Dammern Avenue, Bangkok.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

Union Sud-Africaine : Van Schaik's Bookstore (Pty.), Ltd, P.O. Box 724, Prétoria.

Uruguay : Centro de Cooperacion Científica para la América Latina, Unesco, Bulevar Artigas, 1320, Montevideo.

6^{ÈME} CONFÉRENCE GÉNÉRALE DE L'UNESCO

« Nous travaillons pour demain, mais demain commence aujourd'hui »

Nous travaillons pour demain, mais demain commence aujourd'hui. Ces mots serviront de devise aux représentants officiels de 59 nations qui se réuniront à Paris du 18 juin au 12 juillet prochains pour fixer l'activité de l'Unesco dans les mois à venir.

Cinq fois déjà les délégués à l'Unesco se sont réunis en Conférence générale. Mais en présence des menaces de guerre qui pèsent sur le monde en cette année critique de 1951, une action internationale pour construire et sauvegarder la paix universelle paraît aujourd'hui plus urgente que jamais.

Conscient de cette urgence, le Conseil exécutif de l'Unesco a élaboré un nouveau projet de programme qui sera soumis à la Conférence générale. Conçu à la lumière de l'expérience acquise au cours des dernières années et non seulement selon les possibilités théoriques de l'Unesco, ce programme, extrêmement condensé, doit permettre à l'Organisation de se consacrer entièrement aux problèmes pratiques les plus importants qui se posent aujourd'hui dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture (le nouveau projet réduit de moitié les 294 résolutions du programme de 1951).

L'ignorance, par exemple, est l'une des causes profondes des guerres et des conflits. C'est elle qui, dans les domaines essentiels de la vie, engendre la misère, la maladie, la sous-alimentation et, avec elles, le désespoir et la violence. De tous les projets qui seront soumis à la Conférence générale, il n'en est sans doute pas de plus audacieux ni de plus fécond que le programme, étalé sur douze années, de lutte mondiale contre l'ignorance et les mauvaises conditions de vie. Ce programme, qui prévoit un budget total de 20 millions de dollars, doit devenir, comme on l'a dit,

« la grande campagne des hommes contre leur ennemi commun ». (Pour de plus amples détails sur ce programme, voir pages 6 à 11 de ce numéro.)

Il y a cependant aux tensions et aux conflits d'autres causes qui sont l'oppression et le déni des droits de l'homme. Aussi, l'un des thèmes essentiels du projet de programme pour 1952 est-il l'action en faveur de ces droits. De nouveaux plans destinés à mieux faire connaître et comprendre, dans le monde entier, les libertés fondamentales, seront soumis à la Conférence générale. Celle-ci sera également saisie de plusieurs projets spéciaux concernant la lutte contre la discrimination raciale, l'élimination des obstacles qui entravent la libre circulation des personnes et des idées, et les mesures qui s'imposent pour que soit effectivement respecté le droit à l'éducation gratuite et obligatoire tel que l'énonce l'article 26 de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Dans le monde moderne, trois groupes de personnes ont droit à une attention particulière : les ouvriers, les femmes et les jeunes. C'est ce que reflète le projet de programme de l'Unesco pour 1952.

Pour citer un exemple, les nombreux problèmes que pose la condition des ouvriers et ouvrières forment le point crucial du nouveau programme d'éducation des adultes. Un des projets élaborés suggère l'organisation, en 1952, d'un centre international pour l'amélioration des méthodes d'éducation des travailleurs et pour la formation de spécialistes dans ce domaine. Ce centre, organisé en collaboration avec les Fédérations internationales syndicales, comportera également des cours pour ouvriers, soulignant l'importance de la compréhension mutuelle entre les peuples et la nécessité d'une coopération internationale dans le cadre des Nations Unies.

De plus, l'Unesco a mis sur pied un vaste programme de voyages d'études et de loisirs pour les travailleurs. En 1952, des facilités de voyages d'études individuels et en groupes seront offertes aux ouvriers par l'intermédiaire des différentes organisations syndicales.

Dans le même esprit, le programme de 1952 contient des projets analogues pour les jeunes, chaque Département de l'Unesco prévoyant pour eux des travaux pratiques pouvant être exécutés en dehors des établissements d'enseignement et destinés aux mouvements de jeunesse, camps de volontaires du travail, clubs scientifiques, etc.

Travaillant à l'amélioration de la condition des femmes, l'Unesco accentuera, en 1952, les efforts accomplis pour leur procurer un accès plus large à l'éducation et à la maturité sociale.

Les exemples précédents ne donnent qu'une idée des thèmes pratiques que l'Unesco se propose de développer en 1952. Il y en a naturellement d'autres, aussi importants et urgents. Comme le plan d'assistance technique pour le développement économique que l'Unesco a déjà commencé à réaliser et qui continuera à assister les nations insuffisamment développées dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture. Mention doit être faite, également, des projets proposés pour 1952 dans le but de renforcer la campagne entreprise par l'Unesco pour diffuser et expliquer les principes de la sécurité collective et la contribution des Nations Unies à la cause de la paix.

D'une façon générale, on peut dire que dans le programme pour 1952, qui sera soumis ce mois-ci à l'approbation de la Conférence générale, les projets d'intérêt académique ont été sacrifiés à ceux intéressant directement ou indirectement les problèmes d'actualité mondiale.

AVIS IMPORTANT A NOS LECTEURS

Les lettres que vous nous faites parvenir de tous les coins du monde nous convainquent que le « COURRIER » répond à un besoin certain. Beaucoup d'entre vous nous écrivent pour nous dire combien la lecture du « COURRIER » vous est profitable, que vous y tenez et que vous en discutez.

Vos témoignages nous font plaisir et nous encouragent. Mais ils ne suffisent malheureusement pas à assurer notre existence. Seuls des abonnements peuvent nous permettre de faire vivre la publication. Pour rester présents auprès de vous il nous faut votre appui. Abonnez-vous dès aujourd'hui en remplissant le bulletin ci-contre et en l'envoyant à notre dépositaire dans votre pays (voir la liste ci-contre) ou directement à l'Unesco, 19, avenue Kléber, Paris (16*), France.

ABONNEMENT

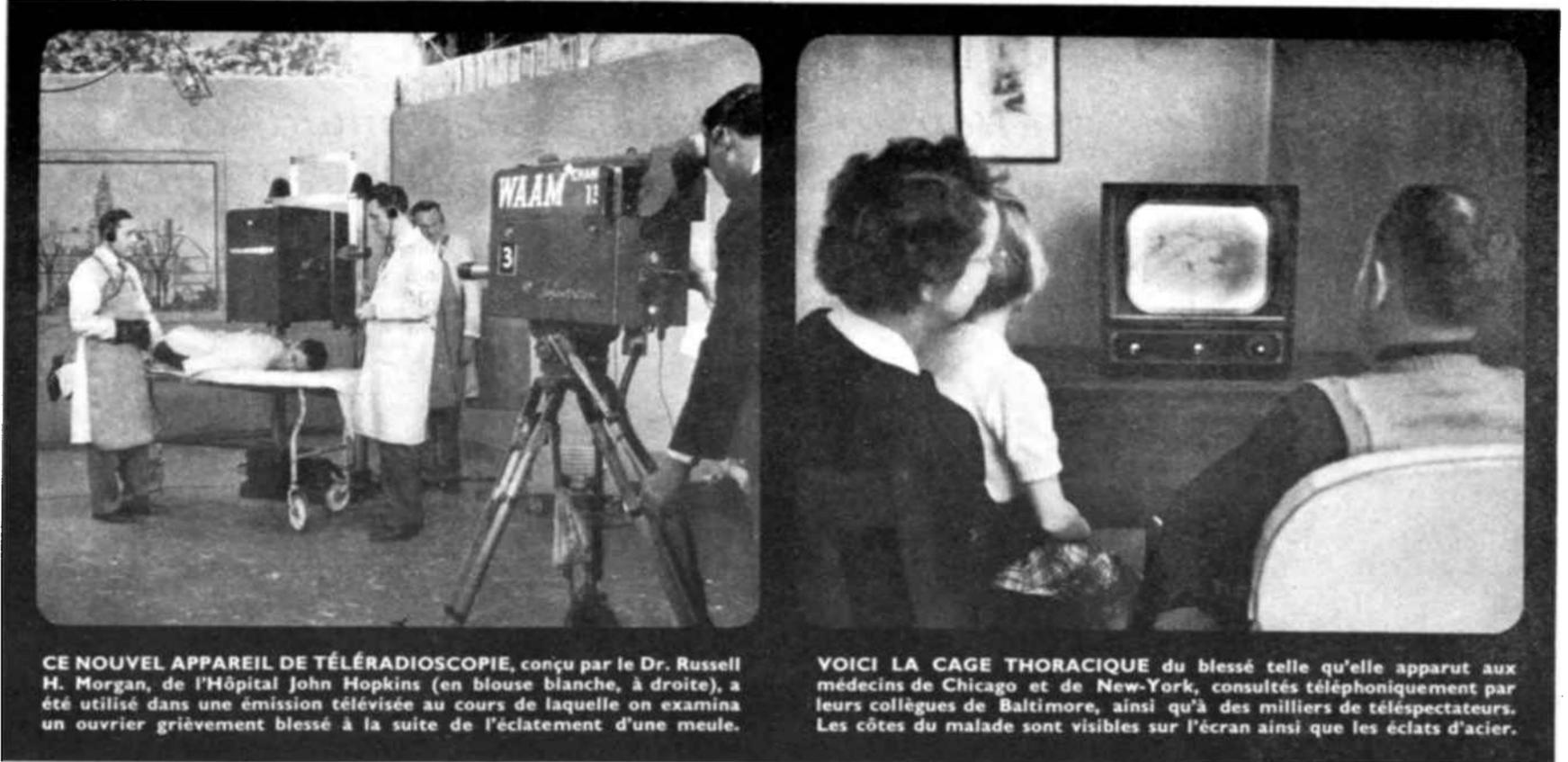
Veillez m'abonner au « Courrier » de l'Unesco pour année(s) à partir du mois de
Prière de me faire connaître la somme due dans la monnaie de mon pays.
Abonnement annuel (\$1.00; 5/-; Fr. 200).

NOM :

ADRESSE :

DATE :

Paiement : par chèque (joint);
..... par mandat postal;
..... veuillez envoyer facture.



CE NOUVEL APPAREIL DE TÉLÉRADIOSCOPIE, conçu par le Dr. Russell H. Morgan, de l'Hôpital John Hopkins (en blouse blanche, à droite), a été utilisé dans une émission télévisée au cours de laquelle on examina un ouvrier grièvement blessé à la suite de l'éclatement d'une meule.

VOICI LA CAGE THORACIQUE du blessé telle qu'elle apparut aux médecins de Chicago et de New-York, consultés téléphoniquement par leurs collègues de Baltimore, ainsi qu'à des milliers de téléspectateurs. Les côtes du malade sont visibles sur l'écran ainsi que les éclats d'acier.

A 15 MILLIONS D'AMÉRICAINS LA TV APPORTE LA SCIENCE A DOMICILE

Il y a trois ans, un groupe de professeurs de l'Université John Hopkins mettait la dernière main à un projet conçu en 1946. Nous nous proposons de téléviser scientifique à l'intention des quelques habitants de Baltimore qui, en mars 1948, possédaient déjà des postes récepteurs.

Ce premier programme, transmis par le nouvel émetteur WMAR-TV, inaugurerait la John Hopkins Science Review (Revue Scientifique John Hopkins), émission hebdomadaire d'une demi-heure, consacrée à l'actualité scientifique. L'expérience constituait l'un des premiers programmes télévisés régulièrement chaque semaine par une Université américaine et reste aujourd'hui l'unique émission qui soit suivie par plus de quinze millions de téléspectateurs.

En ce mois de mars 1948, le Professeur Franco Rasetti qui fut, en Italie, le collaborateur du physicien Enrico Fermi, démontra quelques principes fondamentaux de la physique nucléaire devant les caméras de télévision installées dans les locaux de l'Université.

Cette première tentative d'utilisation de la TV comme auxiliaire de l'enseignement passa presque inaperçue. Nous demeurions cependant fermement convaincus que le public désirait être tenu au courant des derniers progrès de la science et qu'il nous appartenait de lui donner satisfaction. Nous espérons même qu'un jour notre programme pourrait être étendu à l'ensemble des Etats-Unis. Aujourd'hui, nous restons persuadés qu'il constituera un nouveau maillon de la chaîne qui relie la famille des nations et l'Unesco.

★

DEPUIS mars 1948, la qualité de notre émission s'est sensiblement améliorée et le pays tout entier l'apprécie. Diffusé tous les mardis soirs de septembre à juin depuis les studios de la WAAM, à Baltimore, le programme est relayé sur les antennes du réseau DuMont jusqu'à Chicago.

Lorsque nous songeons aujourd'hui à ce premier hiver de la Science Review nous nous rendons compte du peu d'expérience que nous possédions alors des problèmes techniques et de production. Il n'existait aucun manuel traitant de la télévision d'une expérience scientifique. Ce n'était d'ailleurs pas un mal puisque nous fûmes ainsi obligés de créer nous-mêmes nos méthodes de travail.

Pendant ces premiers essais, nous eûmes à résoudre un problème capital : comment présenter des expériences scientifiques de manière à les rendre compréhensibles pour un public de profanes ? Nos programmes devaient nécessairement être simples, mais en même temps nous ne pouvions offenser nos spectateurs en les traitant comme des écoliers.

Le problème se posait d'ailleurs différemment pour chaque émission. Il s'agissait, par exemple, de présenter à des spectateurs confortablement installés chez eux, des micro-organismes se déplaçant dans l'eau polluée, expérience faisant partie d'un programme sur l'hygiène. Une autre fois, nous passâmes des heures à décider des moyens de faire saisir la trajectoire des ondes atmosphériques en contact avec les ailes d'un avion volant à des vitesses

supersoniques. Sans cette démonstration, les derniers développements de l'aéronautique seraient restés lettre morte pour le téléspectateur moyen.

Notre équipe comprit rapidement ce principe essentiel : il fallait à tout prix simplifier le vocabulaire des savants, principaux « acteurs » de notre programme. Chaque fois que cela était possible, nous substituons une expression simple aux mots techniques inconnus des spectateurs.

Ainsi, en reliant les faits scientifiques à la vie quotidienne du spectateur, on peut expliquer clairement et de façon intéressante les expériences les plus abstraites et les plus compliquées.

Petit à petit, nous en sommes venus à réduire les commentaires de nos programmes jusqu'à en faire une sorte de toile de fond des démonstrations visuelles. Notre règle fondamentale : « Ne pas parler plus d'une minute de ce qu'on ne peut montrer à l'écran » est, dans une large mesure, la clé du succès grandissant de notre émission.

★

PRENONS comme exemple un programme sur les rayons X, au cours duquel fut présenté un appareil de téléradioscopie d'un type nouveau conçu par le Dr Russell H. Morgan de l'Hôpital John Hopkins. Cet appareil permet au médecin d'observer le fonctionnement des organes internes du malade sans qu'il lui soit nécessaire d'adapter sa vue à l'obscurité comme il faut le faire avec les appareils de radioscopie ordinaires.

Après une brève introduction du commentateur, on montra le fonctionnement d'un appareil de radioscopie normal, puis celui d'un appareil de téléradiographie. Le négatif de la radiographie fut projeté sur l'écran de télévision et les spectateurs entendirent un débat sur les avantages et les in-

par Lynn Poole

convénients de ce procédé. Puis on montra le nouvel appareil et les spectateurs purent assister à l'examen d'un malade dont ils voyaient battre le cœur. Le point culminant de l'émission fut la télévision de l'examen téléradioscopique d'un ouvrier atteint à la poitrine par des éclats d'acier et qu'on venait d'hospitaliser à Baltimore. Les spectateurs entendirent la consultation téléphonique entre les médecins de Baltimore et deux collègues de New-York et de Chicago qui, installés devant leur poste de télévision, examinaient les blessures sur l'écran.

Des programmes tels que celui-ci permettent au public de suivre pas à pas les expériences de nombreux médecins et savants et de comprendre la portée des travaux actuellement entrepris dans tous les domaines de la science, de l'aéronautique à la zoologie.

★

ON nous pose très souvent deux questions : pourquoi consacrez-vous chaque semaine près de 200 heures-travail à ce programme et comment réussissez-vous à présenter l'émission sur un réseau de télévision ?

En ce qui concerne la première question, nous nous sentons un devoir de tirer parti de ce nouvel auxiliaire pour diffuser la connaissance scientifique au-delà des murs des écoles et des universités car le développement rapide de la science au cours des vingt-cinq dernières années a créé une certaine confusion dans l'esprit du public. En présentant des programmes scientifiques, en expliquant les dernières réalisations de la science et en montrant comment leur application pratique peut nous affecter individuellement, nous espérons contribuer à dissiper cette confusion et les craintes qu'elle soulève dans l'esprit des hommes.

Quant à la deuxième question, nous

réalisons notre émission grâce au magnifique esprit de coopération qui anime le personnel de l'Université, du poste WAAM et du réseau DuMont. A l'Université, une équipe de deux personnes prépare et rédige le texte des programmes, réunit l'équipement scientifique nécessaire et s'assure les services des savants chargés des démonstrations. Le poste WAAM nous procure gratuitement un producteur qui travaille en collaboration étroite avec notre personnel. Il nous offre l'hospitalité de ses studios ainsi que toutes facilités nécessaires. Le réseau DuMont relaie nos programmes à titre gratuit. L'Université John Hopkins est le seul organisme américain qui décerne chaque année un prix au meilleur programme dramatique inédit pour la télévision.

★

LE jour viendra, j'en suis sûr, où les Etats membres de l'Unesco pourront échanger des films de programmes éducatifs télévisés. Ces enregistrements — que nous appelons aux Etats-Unis kinescopes ou télétranscriptions — peuvent être retransmis et servir ainsi, dans tous les pays du monde, la cause de l'éducation, de la science et de la culture.

Je forme aussi le vœu que tous ceux qui, dans les pays membres de l'Unesco, s'intéressent et se consacrent à l'enseignement par la télévision, se réunissent pour mettre en commun idées et connaissances afin de faire de ce nouvel auxiliaire un instrument de compréhension entre les peuples libres.

N.D.L.R. — M. Lynn Poole dirige depuis ses débuts la John Hopkins Science Review qui est, sans doute, la meilleure émission éducative de télévision des Etats-Unis. Il nous prie d'annoncer qu'il sera heureux d'envoyer gratuitement le texte de ses programmes aux lecteurs qui lui en feront la demande. Son adresse est la suivante : M. Poole, John Hopkins University, Baltimore, Maryland, Etats-Unis.



1 La Peur : L'émission avait pour objet de montrer ce qu'est la peur et ce qui se produit dans le corps d'une personne effrayée. Le Dr Robert McCleary (ci-dessus) plonge un cobaye dans l'eau afin de lui faire peur. Plus tard, du sang prélevé sur l'animal est examiné au microscope afin que les téléspectateurs puissent constater les modifications intervenues. 2 La congélation des atomes : Le Professeur Donald H. Andrews, directeur des recherches de physique aux basses températures à l'Université John Hopkins, explique et démontre le fonctionnement d'un bolomètre dont il est l'inventeur et qui permet à l'opérateur de voir dans l'obscurité. Cet instrument est tellement sensible qu'il peut détecter la chaleur irradiée par un corps humain distant de 1.600 mètres et dont la silhouette apparaît ainsi sur l'écran. On montra aux spectateurs que le ralentissement de l'agitation des atomes provoque leur refroidissement et l'accélération, leur échauffement.



IL Y A UN AN
LES NATIONS UNIES
SE DRESSAIENT
POUR DÉFENDRE

LA SÉCURITÉ COLLECTIVE

A peine ouvert notre journal du matin, les titres nous sautent aux yeux pour ranimer l'inquiétude, devant cette image

du monde qui ne change pas à travers le flux quotidien des nouvelles, avec ses deux avants entre lesquels balance notre destin. Guerre ou paix? Car le paradoxe tragique de notre temps persiste. Nous nous sentons promis à une vie incomparablement meilleure, dans l'épanouissement complet du génie humain. Mais nous percevons aussi la menace aux aguets d'une catastrophe où nos civilisations sombreraient.

La libération de la peur! Voilà bien aujourd'hui, si l'on regarde l'humble réalité des jours de notre vie, le premier besoin des peuples. La sécurité, air respirable du travail et du bien-être, voilà la conquête exigée de notre effort unanime. Dans un univers rapetissé, comprimé sur lui-même par les progrès accélérés de la technique, les hommes sont tous voisins, d'un pôle à l'autre, tous embarqués pour la même aventure, liés au même sort dont ils partagent tous la responsabilité.

Cette sécurité nécessaire, on sait trop bien — deux guerres mondiales en moins d'un demi-siècle en ont fait la preuve — qu'elle ne sortira pas du règne de la force. Quel sens d'ailleurs aurait la victoire, au bout de destructions multipliées par l'effrayante perfection des armes?

En vérité, la paix digne de ce nom, la paix juste ou durable, se fondera sur la loi internationale ou elle ne sera pas. Mais la marche de l'histoire nous y mène. De la famille à la tribu, à la cité, à la province, au bout de destructions multipliées d'un continent, s'est élargi par degrés, à travers les millénaires, l'espace gagné à la coexistence des groupes humains sous le règne du droit. À nous maintenant d'étendre cet espace aux dimensions du monde. Reculer, ce serait accepter la fatalité du malheur, ou plutôt la créer de nos propres mains.

Aussi bien la sécurité collective n'est plus un rêve. Elle s'incarne dans une institution. L'instrument existe, il n'est que de l'employer. Les Nations Unies, instrument façonné par l'effort commun des nations libres du monde, ont les moyens d'imposer, à qui la viole, le respect de la loi commune. Sans doute, leur prestige à lui seul n'a pas suffi à décourager toute entreprise de conquête et le monde a frêmi de voir, il y a un an ce mois-ci et cinq ans à peine après le « cessez-le-feu » de la dernière guerre, l'incendie se rallumer en Corée.

Aux premiers jours de l'invasion, le Conseil de Sécurité — la Corée du Nord ayant refusé de retirer ses troupes — recommandait aux Etats membres, le 27 juin de l'an dernier, d'apporter à la victime

« toute l'aide nécessaire pour repousser les assaillants, et rétablir dans cette région la paix et la sécurité internationales ». Le mois suivant, 48 Etats avaient rendu leur réponse, les uns fournissant une aide militaire, d'autres une aide économique et sanitaire. Car les nations, dans leur très grande majorité, ont compris que la paix est indivisible: tout acte de violence, où qu'il soit commis, porte la menace dans le monde entier.

À cette action internationale, l'Unesco s'est pleinement associée dans les domaines qui lui incombent. Dès le mois d'août dernier, son Conseil exécutif, répondant à l'appel du Conseil économique et social, décidait de prendre des mesures pour remplir le « rôle constructif » assigné par les Nations Unies.

L'Unesco est prête à aider la Corée dans le domaine de l'éducation et à coopérer, avec l'Agence des Nations Unies pour le Relèvement de la Corée, à la future réédification du système éducatif de ce pays, dès qu'une décision générale sera prise dans ce sens par l'O.N.U. L'expérience acquise par l'Unesco, au cours des cinq dernières années, dans les pays dévastés par la deuxième guerre mondiale, lui sera d'un grand secours.

Mais l'Unesco a une autre tâche à remplir dans le domaine de l'éducation: celle de diffuser les principes de la sécurité collective et d'expliquer pourquoi ces principes constituent la condition « sine qua non » de toute paix basée sur le droit. C'est pourquoi l'Unesco a mis sur pied une vaste campagne comprenant, entre autres, la préparation de brochures, d'affiches et de graphiques donnant tout son sens à la sécurité collective. Publié en plusieurs langues, ce matériel écrit et visuel est distribué aux Etats membres à l'usage des écoles, universités et institutions d'enseignement pour adultes. Les affiches murales, conçues et exécutées par le « Bureau of Current Affairs » du Royaume-Uni, forment un ensemble plein d'intérêt destiné à être exposé dans les classes, centres communautaires, clubs de jeunes et usines.

En outre, trois études traitant de la sécurité collective et publiées principalement à l'intention des étudiants des collèges et universités ont été écrites par le Dr Andrew Martin, juriste international et conférencier au Ruskin College d'Oxford, le Professeur Georges Scelle, de l'Université de Paris et S. E. Antonio Castro Leal, chef de la délégation du Mexique à l'Unesco. Ces trois auteurs expliquent la nature de la sécurité collective à la lumière de l'action des Nations Unies. L'Unesco espère que leur œuvre contribuera à former une opinion publique puissante et éclairée, prête à appuyer l'organisation mondiale.

Le Dr. Martin pose en ces termes l'essentiel du problème: « Notre système actuel de sécurité collective a été fondé

sur la certitude que les grands alliés de la deuxième guerre mondiale consacraient à la paix une partie au moins de la bonne volonté mutuelle qui avait assuré la victoire. Cette hypothèse s'est révélée trop optimiste. Par contre, une autre hypothèse, également fondamentale, est apparue comme étant trop pessimiste: celle que l'Organisation des Nations Unies s'écroulerait dès que la paix serait rompue ou sérieusement menacée par une grande puissance. La paix a été brisée mais la brèche ouverte dans le système a été fermée. Le système des Nations Unies est viable à la longue et, à condition qu'une cohésion morale suffisante s'établisse au sein de sa majorité, il est même capable de surmonter à bref délai les fâcheuses conséquences d'une mise en œuvre imparfaite. »

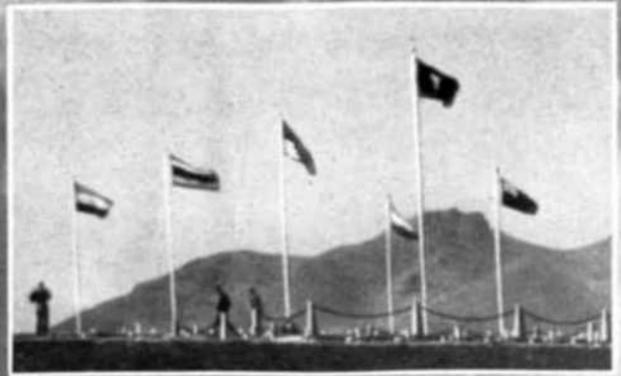
La paix est une création continue. Les Nations Unies voyaient bien au-delà de la crise actuelle, quand elles décidaient, le 3 novembre 1950, de renforcer le dispositif de sécurité de la Charte, et, tout ensemble, se préoccupaient d'acheminer le monde vers un ordre juste et satisfaisant. « Il ne suffit pas, disait la Résolution, pour assurer une paix durable, de conclure des accords de sécurité collective contre les ruptures de la paix internationale et les actes d'agression ». Si donc les Etats membres étaient bien invités instamment « à se conformer pleinement à l'action conjuguée et à intensifier cette action en coopération avec l'Organisation des Nations Unies », c'est-à-dire à s'opposer à l'agression, ces mêmes Etats membres se voyaient priés de « développer et encourager le respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales, et à intensifier leurs efforts individuels et collectifs en vue d'assurer des conditions de stabilité économique et de progrès social ».

« La sécurité collective est à la fois un état de fait dérivant d'une certaine organisation sociale, et un état d'âme des membres de la collectivité qui lui correspond ». Cette constatation, faite par le Professeur Georges Scelle, pose implicitement les questions fondamentales dont dépend la future orientation de l'humanité.

La vraie paix se conquiert en fin de compte sur l'ignorance, la misère, les inégalités, car elle repose sur une communauté dont tous les membres doivent pouvoir réaliser leur condition d'hommes libres, et se développer harmonieusement.

La guerre contre la guerre se poursuit. En temps de crise, les armes à la main, quand, à l'agression, il faut opposer la force internationale. Mais, de façon permanente et inlassable dans les esprits, comme l'Unesco a mission de le faire, sur le front de la connaissance, de la solidarité et du civisme international.

S. M. KOFFLER.



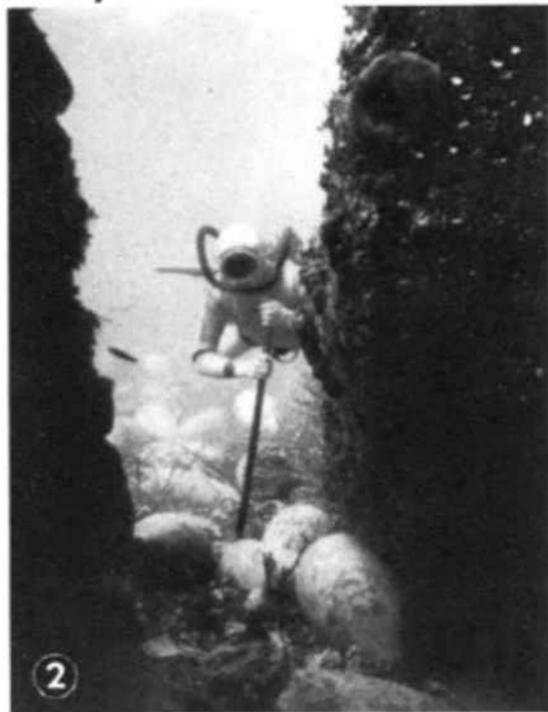
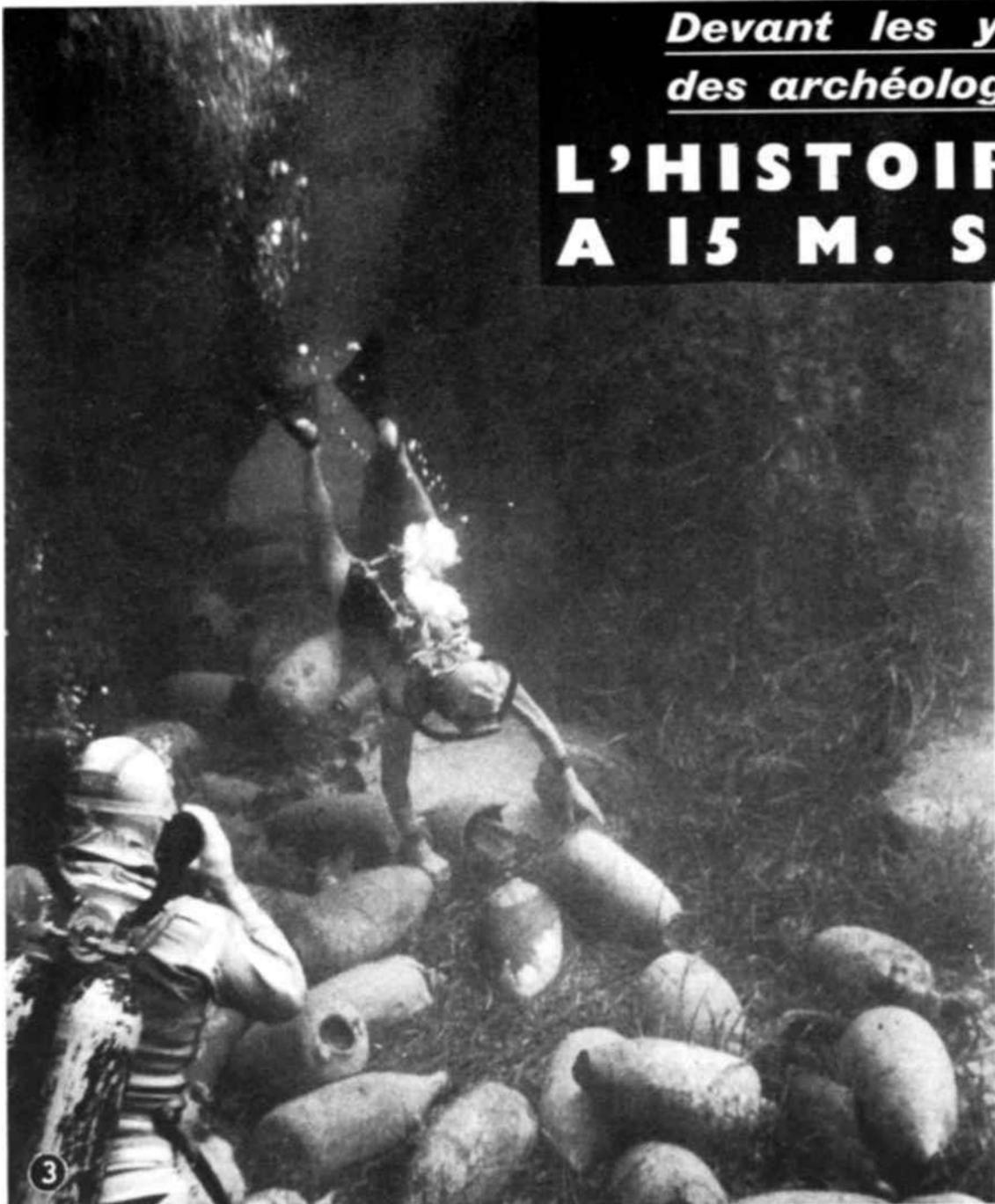
Le cimetière des Nations Unies à Fusan, où sont enterrés les hommes de quinze pays tombés en Corée pour défendre la cause de la sécurité collective.



*Devant les yeux émerveillés
des archéologues sous-marins*

**L'HISTOIRE SURGIT
A 15 M. SOUS L'EAU**

par Yann Lorz



1 Ce plongeur est un historien. Le « scaphandre autonome » dont il est revêtu fait de lui, également, un archéologue sous-marin. 2 Arrivé au-dessus du « site des fouilles », il dégage de la vase et des algues des amphores romaines qui y reposent depuis des siècles. 3 Avant de ramener à la surface les amphores on les photographie.



L'HOMME a, de tout temps, demandé à la mer de rendre ses trésors. J'ai, devant les yeux, une carte du monde où, par centaines, de petites croix marquent dans le cimetière océan, les lieux de repos de ces nefs légendaires qui sombrèrent avec leur cargaison de joyaux et d'ors... Ici, ce sont les vaisseaux de l'Invincible Armada, là, l'Elisabethville avec ses 13.000 carats de diamants purs, plus loin, la frégate la Lutine avec ses lingots d'or ou l'Orient avec les milliards des chevaliers de Malte; ailleurs, les gallions de Philippe II ou les galères de Caligula... Et je me souviens de cette journée de 1934 où, embarqué à bord du petit cargo italien Artiglio, je vis s'ouvrir la première benne qui venait d'arracher ses souverains d'or aux flancs éventrés du paquebot Egypt.

Mais, jusqu'à ces dernières années, seul l'esprit de lucre avait guidé les marins. Il fallait seulement un peu plus d'audace et d'endurance physique que pour s'en aller faire fortune en Alaska!

Maintenant, à côté des chasseurs d'épaves, on rencontre de nouveaux venus au fond des eaux. Ces hommes, que l'on pourrait compter sur les doigts de la main, sont débarrassés de tout souci de grossir leur avoir personnel. Tous comptes faits, je crois même que ces recherches leur coûtent plus qu'elles ne rapportent. Seuls existent pour eux l'amour de l'Histoire et celui de la science: ce sont les archéologues sous-marins.

L'archéologie sous-marine, science nouvelle qui reste à organiser et même à définir, a été rendue possible par la nouvelle technique de plongée résultant de la mise au point définitive du scaphandre autonome inventé par le commandant Le Prieur. Le commandant Cousteau, de la Marine militaire française, et l'ingénieur Cagnan devaient lui apporter sa perfection présente.

★

DEPUIS une quinzaine d'années, des historiens n'ont pas hésité à quitter leur bibliothèque et des biologistes leur laboratoire, pour endosser le scaphandre et entreprendre des recherches systématiques sur les côtes méditerranéennes, berceau d'une civilisation. Parfois, devant la somme des difficultés techniques, les gouvernements ont dû faire appel à des plongeurs professionnels. Mais quelle récompense pour eux le jour où l'on ramenait à la surface une pièce remarquable! Je pense au fameux Zeus de bronze de l'Artemision qui fut ainsi, pour le compte du gouvernement grec, repêché sur les côtes de l'Hellade, où il dormait depuis le V^e siècle avant Jésus-Christ.

Les profanes s'imagineront à tort

que les archéologues sous-marins se sont fixé pour but unique de récupérer les œuvres d'art que peuvent receler les eaux de la Méditerranée. En réalité, la grande mer intérieure, qui fut le théâtre d'un intense trafic maritime durant l'antiquité, renferme surtout des vestiges, épaves ou objets divers, dont la forme et l'emplacement permettent de tirer de précieux enseignements historiques et de fixer les canons d'une science nouvelle. Entendons par là que la véritable archéologie — qu'elle soit sous-marine ou terrestre — a pour but, non la rapine, mais l'étude et la reconstitution du passé. Certaines découvertes capitales ont récemment été annihilées par les déprédations venant d'amateurs, et il devient urgent de protéger, par une sévère réglementation, les vestiges noyés au fond des eaux au même titre que les sites et monuments de la terre.

SI l'on veut faire le point de ce moyen d'investigation historique qui sera demain une science, un bilan est nécessaire:

Les « matériaux » offerts aux chercheurs sont de deux sortes: les épaves d'abord. Mais aussi ces multitudes d'objets divers que les gens ont, de tout temps, eu l'habitude de jeter, pour s'en débarrasser, au fond des ports. Ce sont ces objets qui, recouverts de vase, donc protégés, se révèlent comme étant les plus intéressants à étudier et fournissent aux savants de véritables « couches archéologiques ».

Parmi les épaves, deux ont longuement retenu l'attention des plongeurs: celles de l'Anthéor et de l'Albenga. Toutes deux sont chargées d'amphores. Non point d'amphores de marbre comme on l'a écrit, mais de ces vulgaires poteries de terre qui, chez les Romains, précéderent le tonneau, d'invention gauloise. L'Anthéor comme l'Albenga étaient donc, non des galères comme je l'ai lu quelque part, mais des navires de charge, des « cargos » servant aux services du ravitaillement de la capitale romaine.

Si l'on songe aux nombreux ports de la côte africaine qui furent utilisés par les flottes de l'Empire et au nombre des « objets divers » jetés à l'eau par les marins ou les habitants, l'on mesurera la tâche à entreprendre.

En tout cas, l'archéologie sous-marine a déjà prouvé son efficacité lors des fouilles qui furent faites à Fos-sur-Mer, où les plongeurs travaillaient à la pioche pour dégager des vestiges: des céramiques retrouvées sous les couches alluvionnaires ont permis de fixer — ce que n'avaient jamais pu faire les archéologues ou les historiens — la date de la fondation de la cité par Marius: fin du II^e ou commencement du I^{er} siècle avant Jésus-Christ.

De même, l'équipe de scaphandriers qui, dirigée par le R. P. Poidebard en vue d'explorer les eaux de Tyr et de Sidon, put retracer avec exactitude le plan des ports antiques.

★

FAISONS encore la part de la légende: la découverte périodique des vestiges de villes englouties, telle que l'orgueilleuse Ys, n'appartient qu'à l'imagination. J'ai pourtant entendu de vieux pêcheurs de Douarnenez conter qu'à certaines marées d'équinoxe, on pouvait apercevoir les murs démantelés de la cité maudite. Peut-être un jour les plongeurs du commandant Cousteau — le projet est à l'étude — iront-ils rechercher parmi les algues de la côte bretonne, l'âme errante de la tendre Rozenn, mais, en attendant, l'équipe du Club de Cannes a-t-elle pu retrouver, tout comme à Vercuranum (environs de Saint-Honorat), le prolongement sous-marin, non loin d'Hyères, d'une colonie gréco-

romaine. A Olbia, que des fouilles terrestres avaient déjà en partie dégagée, les scaphandriers ont découvert un tronçon de jetée en grès taillé et d'importantes pièces architecturales.

Science nouvelle, l'archéologie sous-marine est encore à la période des premiers pionniers. Elle manque d'hommes. Non point de savants, bien sûr, mais de savants qui puissent se doubler de plongeurs. C'est là une vocation qui ne tardera pas à germer dans l'esprit des jeunes, et il faut espérer que, bientôt, de nouvelles équipes iront jusqu'au fond des mers aider dans leur noble entreprise les Tailliez, les Cousteau et les Diolé, qui ont relevé le défi lancé, il y a deux mille ans, par l'Ecclésiaste. Et, quand elles auront déblayé le terrain, on pourra organiser des visites touristiques sous la conduite d'un guide. La visite en groupe, derrière les grappes de bulles argentées dégagées par les appareils de plongée, aura quelque chose de féérique.

ÉDUCATION DE BASE



Un milliard d'illettrés :

LA MOITIÉ DU MONDE EST DANS L'OMBRE

Plus de la moitié des habitants de la terre sont analphabètes. Un milliard d'hommes et de femmes ne savent ni lire ni écrire.

Plus de la moitié de la population du globe est, en outre, affreusement pauvre. Elle gagne chaque jour à peine de quoi ne pas mourir de faim. En Asie et en Afrique, où les analphabètes sont les plus nombreux, un enfant n'a guère, en naissant, plus de trente années de vie devant lui, tandis qu'en Europe occidentale, où l'instruction est, aujourd'hui, presque partout répandue, l'homme vit en moyenne plus de cinquante ans.

Le manque total d'instruction élémentaire s'insère dans un cycle tragique de production insuffisante engendrant une alimentation défectueuse et des maladies endémiques.

Ce n'est pas en s'attaquant à l'un de ces éléments que l'on rompra le cycle. Il ne sert à rien d'améliorer la santé des populations si de mauvaises méthodes agricoles et l'érosion continue du sol les empêchent de manger à leur faim. Il n'est guère plus utile d'apprendre aux gens à lire et à écrire s'ils n'ont pas le sentiment que cela leur servira à quelque chose. Le seul mobile qui puisse les encourager à s'instruire est la certitude que leur instruction améliorera leur vie quotidienne. Et il n'est pas possible d'augmenter la production agricole quand la maladie et l'ignorance maintiennent ceux qui travaillent la terre dans un état d'inertie physique et mentale.

Ces problèmes sont trop complexes pour être résolus par le vieux système de l'école, où l'on dispense un savoir académique à l'esprit des enfants. Ce sont des problèmes qui concernent tous les éléments d'une population — enfants et adultes, femmes et hommes — et ils doivent être abordés par l'éducateur dans un esprit beaucoup plus large.

C'est précisément ce qu'ont fait, depuis quelques années, de nombreuses personnes dans les régions insuffisamment développées du monde. Elles ont donné à leur travail le nom d'« éducation de masse » ou « éducation de base », « missions culturelles » ou encore « développement des communautés ». L'Unesco qui, dès sa fondation, a fait de ces problèmes l'objectif numéro un de sa mission, leur a choisi le nom d'« éducation de base ».

Le but principal de cette éducation est d'aider les gens à comprendre leurs difficultés les plus pressantes et leur donner les connaissances nécessaires pour les résoudre eux-mêmes. C'est un moyen immédiat de remédier au manque d'instruction primaire dont souffrent de nombreux enfants et adultes dans certains pays. C'est une tentative pour récupérer une génération en lui donnant le minimum d'instruction qui lui permettra d'améliorer son mode de vie, sa santé, sa puissance de production et son organisation sociale, économique et politique.

Objectif n° 1 : former 5.000 spécialistes

Jusqu'en 1950, l'œuvre d'éducation de base de l'Unesco n'avait pas dépassé le stade expérimental par suite du manque de moyens financiers. Mais les expériences, poursuivies dans différents pays, ont toutes fourni les mêmes conclusions.

L'éducation de base ne peut guère donner de résultats tangibles sans hommes et sans matériel, c'est-à-dire sans personnel qualifié et sans le matériel éducatif dont il doit se servir.

L'on ne dispose, à l'heure actuelle, ni de l'un ni de l'autre. C'est ainsi que la demande de livres d'école primaire en langue créole ou de manuels d'agriculture en langage sesuto n'est pas suffisante pour que des entreprises privées se lancent dans les longs travaux qu'exigerait leur édition.

Les écoles normales ne demandent pas habituellement à leurs diplômés d'être à même d'enseigner la lecture dans une classe et, dans une autre, des rudiments d'agriculture adaptée aux courbes de niveau des terrains. Si chaque pays devait entreprendre une œuvre pareille pour son propre compte, cela entraînerait des dépenses énormes et un gaspillage inévitable d'argent et de main-d'œuvre. Les expériences effectuées jusqu'à présent ont montré, en outre, qu'il fallait centraliser les ressources des pays d'une même région.

L'Unesco vient de présenter un projet destiné à aider ses Etats membres à former du personnel spécialisé dans l'éducation de base et à mettre au point des spécimens du matériel éducatif dont ce personnel a besoin. Ce projet doit être réalisé sous forme d'un programme de douze ans pendant lesquels six centres de production et de formation seront établis dans le monde : un en Amérique latine, un en Afrique équatoriale, un dans le Moyen-Orient, un aux Indes et deux en Extrême-Orient. Ce projet, qui a été approuvé par le Conseil exécutif de l'Unesco, est actuellement soumis à la Conférence générale de juin 1951.

Le but de ce programme est de former environ cinq mille spécialistes de l'éducation de base. Nantis de diplômes, ceux-ci formeront à leur tour, dans des centres créés dans chaque pays, les éducateurs spécialisés qui entreprendront auprès du public le travail effectif.

D'après le projet de l'Unesco, les centres formeront, chaque année, deux promotions de cent sujets chacune. Ces élèves seront choisis par leurs gouvernements et délégués au centre de leur région en tant qu'équipes et non en tant qu'individus. L'équipe-type représentant un gouvernement dans un centre comprendrait, par exemple, un éducateur pour adultes, un ingénieur chargé des questions sanitaires, une infirmière, un maître d'école et un expert agricole.

Certains des élèves auront déjà été

formés dans leur spécialité sous les auspices de trois autres institutions spécialisées des Nations Unies : l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture, l'Organisation Internationale du Travail et l'Organisation Mondiale de la Santé. Le passage de ces techniciens dans les centres de l'Unesco leur apprendra à appliquer leurs connaissances aux régions insuffisamment développées en adoptant la méthode d'éducation de base.

Ils suivront un programme d'études de vingt et un mois, en commençant par neuf mois de formation intensive, suivie d'un congé d'un mois puis de deux mois d'entraînement « sur place », dans une institution spécialisée dans le travail d'éducation de base. Le programme se terminera par cinq mois de travail d'équipe dans les campagnes avoisinant le centre, suivis d'un mois de congé et d'un stage de récapitulation de trois mois au centre même.

Quatre tâches remplies par trois sections

Le centre type sera organisé de façon à remplir les quatre tâches suivantes : travaux de recherche, production de matériel éducatif, formation de professeurs et aide aux entreprises d'éducation de base fonctionnant dans la région.

Ces fonctions seront remplies par trois sections. La première, chargée des recherches, déterminera les besoins spécifiques de la région sous le rapport de l'éducation de base et les méthodes par lesquelles ils pourront être satisfaits. La seconde, section de la fabrication, sera chargée de la mise au point de spécimens de livres de classe, de films, de photos, de cartes murales et autres fournitures indispensables à l'éducation de base. Il arrive trop souvent, à l'heure actuelle, que ce matériel ne puisse être fourni ou quand il peut l'être, qu'il soit mal adapté aux besoins. L'analphabète adulte ne peut travailler sur des textes rédigés à l'intention d'enfants. Si on lui apprend à lire en lui faisant absorber tout un lot de contes puérils, il ne faudra pas lui en vouloir s'il se dit que l'instruction est une perte de temps. Mais si, au contraire, en apprenant à lire, il découvre les moyens de produire plus de nourriture ou de prendre une part plus active aux affaires de sa communauté, il sera bien mieux convaincu de l'utilité de savoir lire et écrire.

Cette section de la fabrication comprendra des rédacteurs et des dessinateurs chargés du matériel écrit et des spécialistes du film et de la radio. L'un des cinq centres aura une équipe complète de production cinématographique, qui produira des films et d'autres éléments d'éducation visuelle. Un autre centre sera doté d'une équipe de spécialistes de la radio et d'un studio d'enregistrement expérimental.

Les travaux réalisés par les sections de fabrication des centres régionaux seront transmis aux pays de la région qui les exploiteront. D'après le projet, l'Unesco ne doit pas publier de livres d'enseignement ni produire de films appelés à bénéficier d'une large distribution.

Le corps enseignant du centre constituera la troisième section : celle de la formation. Son personnel comprendra à la fois des instructeurs chargés des cours d'installation sanitaire, d'hygiène, d'agriculture, d'industries artisanales, d'économie ménagère et d'instruction élémentaire ainsi que des spécialistes de l'éducation de base.

Les trois sections participeront à la mission de la quatrième, chargée d'aider les efforts d'éducation de base entrepris dans la région. Cette aide sera donnée par l'intermédiaire d'experts — seuls ou en équipe —, par l'organisation de conférences, de stages d'études et par l'échange d'informations et de documents, facteur important dans ce domaine où les éducateurs travaillent trop souvent loin de toute source normale d'informations.

Premier champ de bataille : Amérique Latine

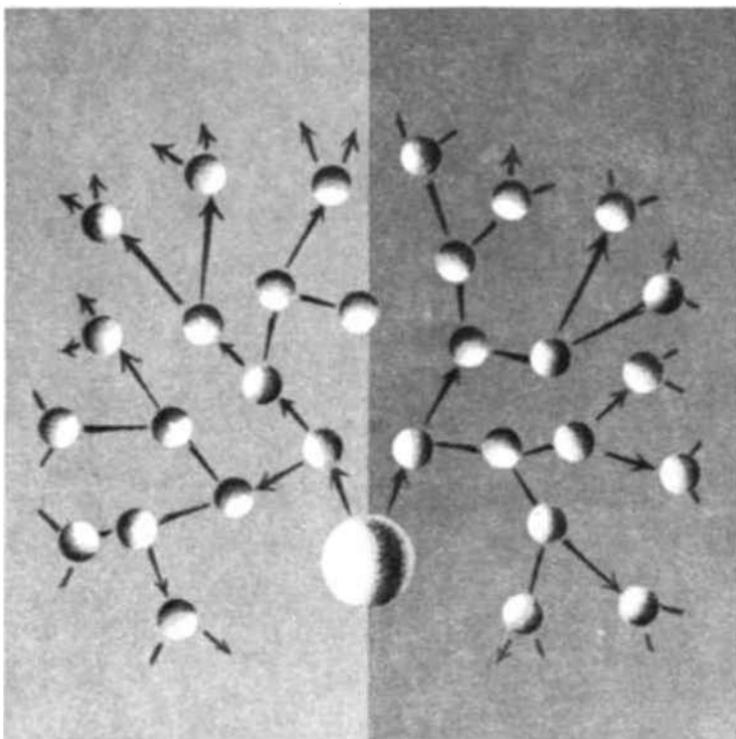
DANS l'une des cinq régions, l'Amérique latine, le programme a déjà reçu un début de réalisation : le 15 avril dernier a commencé à fonctionner dans l'Etat de Michoacan, au Mexique, sous les auspices à la fois de l'Unesco, du Gouvernement mexicain et de l'Organisation des Etats américains, le centre régional de Patzcuaro, qui doit pouvoir former plus de dix mille spécialistes de l'éducation de base.

Le coût du programme, envisagé pour une durée de douze années, serait de vingt millions de dollars.

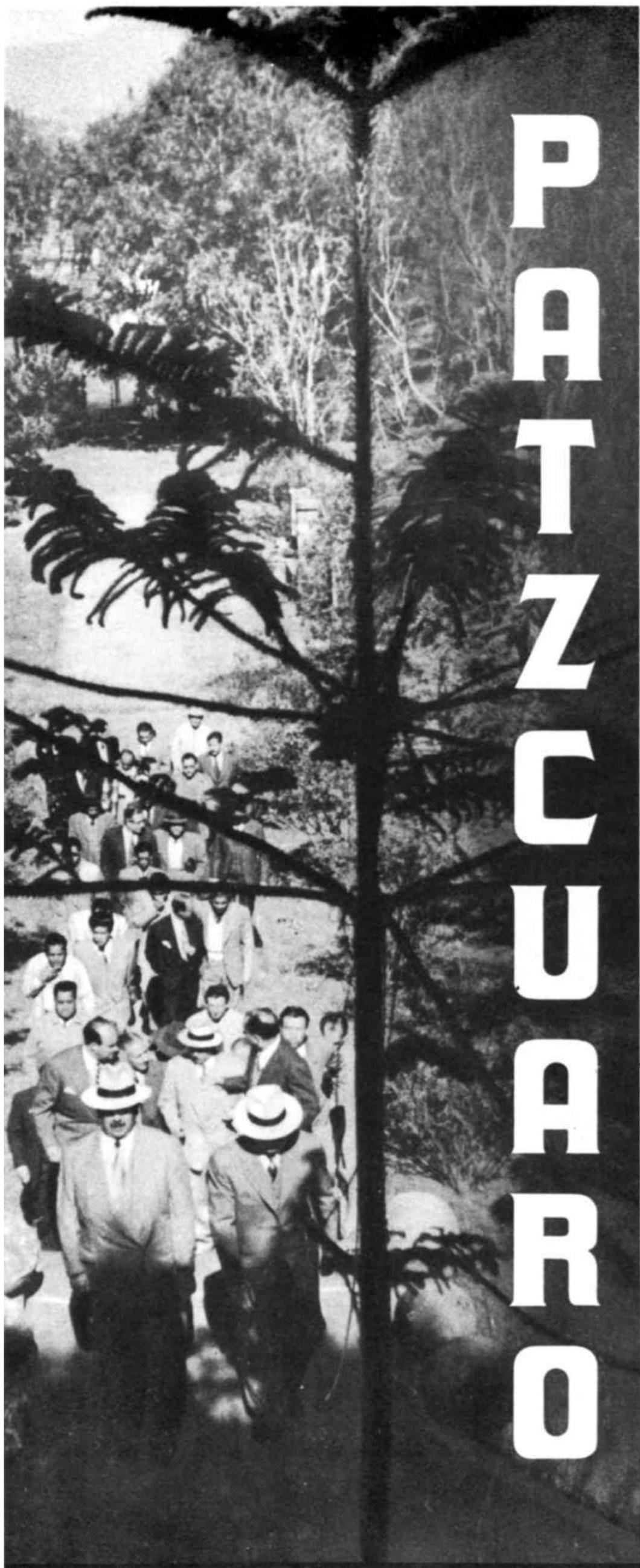
Un projet détaillé de financement a été élaboré par une commission du Conseil exécutif. Lorsque celui-ci l'aura étudié, il sera également soumis à la Conférence générale. Une partie importante des fonds nécessaires devra être obtenue de sources autres que le budget ordinaire de l'Unesco. Il semble que cela soit possible.

Ces fonds ne pourront provenir des régions où les centres seront établis, car ce sont des pays dont l'effort maximum, pendant longtemps encore, devra assurer à leurs populations tout juste de quoi vivre, et encore, très durement. Cependant, il est clair qu'il est de l'intérêt des régions plus favorisées du monde et de celui-ci tout entier que les parties de la terre les moins favorisées ne soient pas abandonnées à l'ignorance et à la maladie, à la misère, à la famine périodique et, par-dessus tout, au désespoir.

L'inauguration officielle du Centre de Patzcuaro a eu lieu le 9 mai dernier, en présence de M. Torres Bodet, Directeur général de l'Unesco. A cette occasion, le « Courrier » lui consacre les cinq pages suivantes.



LA RÉACTION EN CHAÎNE AU SERVICE DE LA PAIX. Un des thèmes développés par l'Unesco dans le cadre de sa campagne contre l'ignorance a été appelé « l'entraînement par la réaction en chaîne ». Selon ce principe, des spécialistes formés dans six centres d'éducation de base de l'Unesco retourneront ensuite chez eux pour y organiser à leur tour des centres d'entraînement sur un plan national, puis local, multipliant ainsi l'importance du personnel qualifié nécessaire pour cette tâche.



Pour abriter le Centre régional d'Éducation de base de l'Amérique latine, le Général Lazaro Cardenas, ancien Président du Mexique, a généreusement offert, au début de cette année, sa ville "La Erendira", qui porte le nom de la fille d'un chef tarasque. Le Général Cardenas (à gauche au premier plan), accompagné des autres personnalités, traverse le parc pour se rendre au nouveau centre.



Ce petit tarasque de l'île de Janitzio, près de Patzcuaro, contemple l'affiche annonçant l'inauguration du centre. Cette affiche a été exécutée par les membres du nouveau centre et largement diffusée dans la région.

PREMIER Q.G. DE LA LUTTE CONTRE L'IGNORANCE

par Daniel Behrman

Le mois dernier, à l'occasion de l'inauguration à Patzcuaro du premier Centre de l'Unesco pour la formation de spécialistes d'éducation de base, « Le Courrier » a envoyé Daniel Behrman en reportage au Mexique. Dans cette page et celles qui suivent, M. Behrman présente professeurs et stagiaires, expose le travail du nouveau centre et décrit la région qui lui sert de « laboratoire » d'expériences pratiques.

DON VASCO DE QUIROGA est mort il y a 400 ans, mais il est toujours considéré comme étant le citoyen le plus éminent de Patzcuaro, calme bourgade située sur les bords d'un lac féérique, à 400 kilomètres à l'ouest de Mexico. Il était sans doute présent en esprit le 9 mai dernier, lorsqu'en présence de M. Miguel Aleman, président de la République du Mexique et de quatre mille personnes qui se pressaient sur la place principale de Patzcuaro, M. Torres Bodet, Directeur général de l'Unesco inaugura le premier centre international de formation de spécialistes d'éducation de base.



« Tata » Vasco de Quiroga.

Comme la cérémonie prenait fin, un grand paysan tarasque (race indienne du Mexique) monta sur l'estrade improvisée et s'avança vers le microphone. Se tournant vers le Président Aleman et M. Torres Bodet, il déclara, dans sa langue, que son peuple se félicitait de l'ouverture du nouveau centre, et ajouta : « Tata Vasco aurait été satisfait ».

« Tata » est un titre tarasque signifiant « notre père bien-aimé ». Les Indiens le décernèrent à Don Vasco parce qu'il le méritait bien. Envoyé à Patzcuaro par le gouvernement espagnol pour enquêter sur les agissements des colons qui, selon certains rapports, asservissaient les Tarasques, il devint en 1537 le premier évêque de ce qui est aujourd'hui l'État mexicain de Michoacan. Après avoir décidé les Tarasques à descendre des montagnes où ils s'étaient réfugiés, Don Vasco fonda des écoles et montra aux Indiens comment ils pouvaient améliorer leur condition en organisant l'artisanat local. Aujourd'hui encore, à Patzcuaro, le marché se tient le vendredi, jour choisi par Don Vasco. Il mourut en 1565, à l'âge de 95 ans, alors qu'il rendait visite à une communauté tarasque. Et aujourd'hui, quand vous expliquez à un Indien ce qu'est « l'éducation de base », il songe immédiatement à Don Vasco.

En effet, si l'éducation de base n'est autre chose que l'instruction appliquée aux domaines essentiels de la vie quotidienne, elle constitue pourtant une tâche hautement spécialisée et l'instructeur chargé d'en inculquer les principes doit non seulement connaître les meilleures méthodes d'assolement ou de purification de l'eau, mais aussi posséder les qualités humaines et pédagogiques requises pour les exposer aux populations dans les termes les plus simples.

Le mois dernier, dans les villages que baigne le lac Patzcuaro, j'ai vu des cultivateurs qui, tout récemment encore, se servaient de charrues en bois. J'ai vu des sexagénaires qui ne savaient ni lire, ni écrire. Et dans les montagnes avoisinantes — le lac lui-même est situé à 2.044 mètres d'altitude — j'ai vu des jeunes filles tarasques puiser de l'eau dans une mare, tandis qu'à quelques mètres pataugeaient des porcs.

Grâce au système très efficace d'éducation rurale mis en œuvre par le Gouvernement mexicain, de pareilles conditions de vie sont actuellement en voie de disparition dans la région de Patzcuaro. Mais ces conditions lamentables demeurent dans d'autres pays et c'est dans le but de résoudre des problèmes analogues qu'a été créé, à Patzcuaro, le premier centre régional de formation de spécialistes de l'éducation de base, grâce à une étroite collaboration entre l'Unesco, l'Organisation des États



PATZCUARO

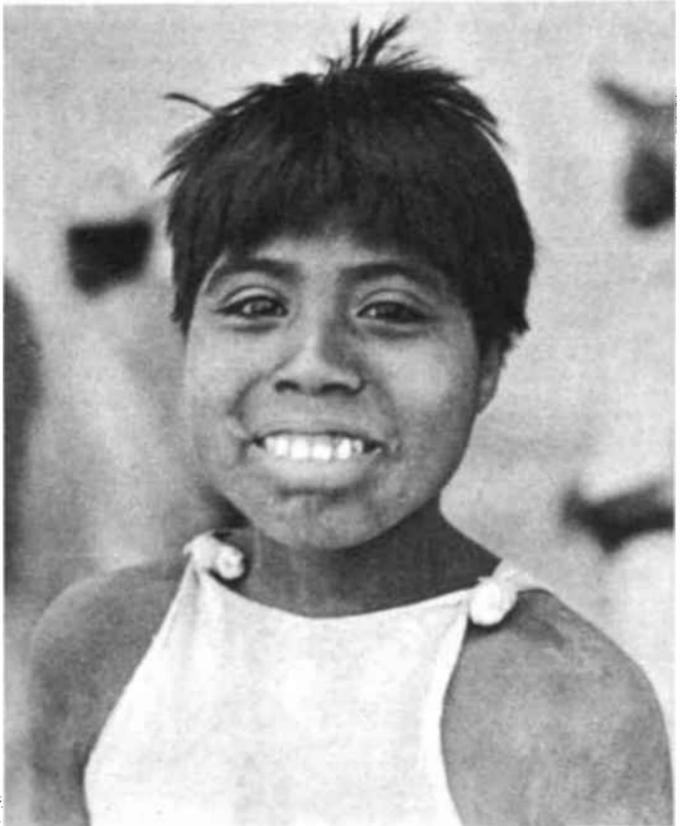
L'ouverture du Centre de Patzcuaro a été marquée par de pittoresques manifestations folkloriques. Ci-dessus, un groupe d'Indiens tarasques revêtus du costume national.



Dans de nombreux foyers de la région de Patzcuaro, le mari considère qu'il est juste et salubre que la femme soit constamment au travail. Pour permettre à celle-ci de prendre part à la vie de la communauté, les spécialistes du centre organiseront des loisirs familiaux.



Cette femme sur la place premier c



Le père de cet enfant n'a jamais été à l'école mais il espère que son fils pourra apprendre à lire et mener une vie meilleure.



Situé à 400 kilomètres à l'ouest de Mexico et à 2.044 mètres d'altitude, le lac Patzcuaro est au cœur de la région sur laquelle s'étend l'activité du premier centre international

pour la forme des pêcheurs



La cabane où ce pêcheur range ses filets lui sert aussi de chambre à coucher, de salle à manger et de cuisine. Avec les autres membres de sa famille, il couche à même le sol.



Le village de Cucuchucu (ci-dessus), sur les rives du lac Patzcuaro, est l'une des dix-huit communautés tarasques qui servent de « laboratoire d'expériences pratiques » au nouveau centre de l'Unesco. Expériences dont bénéficient les 10.000 habitants de la région.



Tous les Tarasques dans



Une tarasque et son bébé étaient parmi les 4.000 spectateurs qui se pressaient devant la principale de Patzcuaro, le 9 mai dernier, pour assister à l'inauguration du Centre régional fondé par l'Unesco dans sa lutte contre l'analphabétisme.



Des spécialistes d'éducation de base. Après une nuit passée sur le lac des tarasques regagnent le village à l'aube avec leurs pittoresques filets.



Les tarasques, même ceux qui sont incapables de lire leur propre nom, lisent la Bible. Dans cette région, il n'est pas rare de trouver un orchestre de vingt-quatre instruments. Dans un village de mille habitants. Il faut développer ces dons naturels.

PREMIER OBJECTIF : 200 km² — 10.000 TARASQUES autour d'un lac de montagne

(Suite de la page 7)

américains (OEA), le Gouvernement mexicain et trois Institutions spécialisées des Nations Unies : l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture, l'Organisation Internationale du Travail et l'Organisation Mondiale de la Santé. L'Unesco fournit 115.000 dollars pour la première année de gestion du centre et l'OEA, 40.000 dollars. Le terrain et les bâtiments sont offerts par le gouvernement mexicain.

Le nouveau centre poursuit deux objectifs principaux : d'une part, la formation de spécialistes d'éducation de base pour les pays de l'Amérique latine et, d'autre part, la mise au point du matériel scolaire le mieux adapté aux besoins de ces régions. L'Amérique latine compte, selon les statistiques, près de 70 millions d'illettrés et il a été établi que l'analphabétisme va généralement de pair avec de mauvaises conditions de santé et de logement, des méthodes de travail archaïques et inefficaces.

Le terme « professeur d'éducation de base » ne s'applique pas seulement aux instituteurs et aux maîtres d'école. Des spécialistes envoyés au centre de l'Unesco, à Patzcuaro, pourront y acquérir la formation pédagogique nécessaire à l'enseignement dans des branches telles que l'hygiène, l'agriculture, l'artisanat. Le personnel enseignant du centre comprend des experts de l'O.M.S., de l'O.A.A. et de l'O.I.T.

Il y a en ce moment à Patzcuaro 52 stagiaires venus de divers pays d'Amérique latine: Bolivie, Costa-Rica, Equateur, Guatemala, Haïti, Honduras, Mexique, Pérou, Salvador. Quant aux instructeurs, ils viennent de Colombie, du Danemark, des Etats-Unis, du Mexique et de Porto-Rico.

Les dix-huit villages tarasques de la région de Patzcuaro constituent pour le centre un « laboratoire d'études pratiques ». Ces localités se situent aussi bien dans les îles du lac que dans la plaine s'étendant entre le lac et les montagnes et dans les hautes vallées, c'est-à-dire, dans un périmètre de près de 200 km², avec une population d'environ 10.000 habitants.

★

LES instructeurs du centre se félicitent de travailler parmi les Tarasques, population intelligente et évoluée, possédant une vieille tradition artisanale qui commence, malheureusement, à disparaître. Le centre est placé sous la direction de M. Lucas Ortiz, qui fut directeur de l'enseignement rural au Mexique. Agé de 47 ans, cet homme robuste et trapu stimule, par son exemple personnel, ses collègues et ses élèves. On le trouve presque tous les jours au travail dans l'élégante villa « Erendira », offerte au Centre par l'ancien Président du Mexique, le général Lazaro Cardenas.

— A Patzcuaro, m'explique M. Ortiz, nous tentons de montrer aux stagiaires comment ils peuvent provoquer une amélioration des conditions de vie dans les régions rurales en appliquant ce que j'appelle les quatre points cardinaux de l'éducation de base, c'est-à-dire :

- « Premièrement : chaque individu doit protéger sa santé ;
- « Deuxièmement : il doit tirer parti des ressources naturelles locales ;
- « Troisièmement : il doit mener une vie digne, tant au point de vue spirituel que matériel ;
- « Quatrièmement : il a droit à des loisirs et doit pouvoir en profiter. »

Je regardai mon carnet de notes et lui demandai :

— Mais ne lui apprenez-vous pas à lire et à écrire ?

M. Ortiz sourit :
— On nous pose souvent cette question. Je vous répondrai simplement ceci : il est absolument inutile d'enseigner à un homme à lire et à écrire si on ne peut le convaincre qu'il résoudra ainsi plus facilement ses problèmes quotidiens. Nous lui apprenons à lire en même temps que les rudiments d'hygiène ou d'agriculture, mais jamais séparément.

★

C'EST à un Colombien au parler doux, le Dr Gabriel Anzola Gomez, que revient la tâche d'inculquer ces principes aux stagiaires. Comme

les autres membres du personnel enseignant, le Dr Anzola Gomez est logé très sommairement en attendant que la construction de bungalows familiaux soit terminée.

Donnant la priorité au Centre proprement dit, 150 ouvriers : menuisiers, maçons, plombiers et

électriciens ont travaillé douze heures par jour pour transformer la villa du général Cardenas en un établissement d'enseignement moderne. La salle à manger d'Erendira — nom de la fille d'un chef tarasque — est aujourd'hui la bibliothèque du Centre. La salle de billard est devenue un laboratoire de photographie et le garage est aménagé en imprimerie.

Pendant ce temps, le Dr Anzola Gomez travaillait, lui aussi, douze heures par jour à mettre au point le programme de Patzcuaro. Educateur éminent — il a dirigé en 1941 et 1943 la campagne contre l'analphabétisme en Colombie — M. Anzola Gomez insiste sur le rôle capital du nouveau centre.

— C'est seulement par la collaboration étroite des professeurs et des techniciens, déclare-t-il, que nous pourrions améliorer les conditions de vie dans des régions telles que Patzcuaro. Je ne sais pas si cela est bien clair, aussi, permettez-moi de vous donner un exemple basé sur mon expérience personnelle. Un exemple fâcheux :

« Il y a environ quinze ans, j'étais directeur de l'enseignement dans une province colombienne dotée de cent cinquante écoles. Une épidémie d'anémie tropicale éclata soudain. Il fallait agir rapidement. D'énormes quantités de médicaments furent distribuées et nous lançâmes une vaste campagne pour la construction d'installations sanitaires. Chaque école fut ainsi dotée de latrines en ciment et l'épidémie fut enrayerée. Mais elle éclata de plus belle l'année suivante :

« La cause ne fut pas difficile à découvrir : toutes les latrines étaient fermées à clé et quelqu'un avait épinglé sur les portes des écriteaux ainsi conçus : « Tenez les portes fermées pour empêcher l'entrée des moustiques. » Ainsi, personne n'utilisait les latrines !

« Cet incident m'a fait comprendre que l'instruction doit porter sur les progrès techniques les plus rudimentaires. »

★

P OUR les travaux pratiques, les cinquante-deux stagiaires de Patzcuaro seront répartis en dix équipes, chacun se spécialisant dans l'une des branches suivantes : santé, enseignement ménager, économie rurale, organisation des loisirs ou ce que les spécialistes appellent l'éducation sociale, qui consiste à inculquer aux paysans le sens de leur responsabilité envers la communauté.

Actuellement, les stagiaires se préparent à entreprendre une enquête très poussée portant sur chaque maison et chaque famille des dix-huit villages de la région. Lorsque ce travail initial sera terminé, ils s'efforceront, sous la direction de leurs instructeurs, d'établir un programme d'éducation de base pour chaque village.

Ces programmes, souligne le Dr Anzola Gomez, varieront suivant les localités. Dans les îles, par exemple, où les habitants vivent de la pêche, il s'agira de résoudre le problème que pose la disparition progressive des réserves de poisson du lac Patzcuaro. Dans les montagnes, des mesures urgentes s'imposent pour la protection des forêts, tandis que, dans la plaine, il est nécessaire d'améliorer les méthodes d'agriculture.

★

C'EST la même méthode que préconise le Dr Enrique Laguerre — originaire de San Juan (Porto-

Rico) chargé de la préparation du matériel d'enseignement qui sera mis à l'épreuve dans la région de Patzcuaro.

Puisque l'espagnol est parlé dans presque tous les pays de l'Amérique latine et que le problème d'une population bilingue s'y pose un peu partout, le Dr Laguerre estime que les méthodes et le matériel éprouvés dans son « laboratoire tarasque » seront d'un précieux secours

L'ÉTAT-MAJOR



LUCAS ORTIZ : Directeur du Centre de Patzcuaro.



GABRIEL ANZOLA GOMEZ : Directeur des études.



ENRIQUE LAGUERRE : manuels et matériel audio-visuel.



LUIS FELIPE OBREGON : arts et loisirs.



MIGUEL LEAL : spécialiste d'éducation de base.



ISIDRO CASTILLO PEREZ : spécialiste d'éducation de base.



Pour souhaiter la bienvenue à M. Torres Bodet, venu inaugurer le Centre de Patzcuaro, une Indienne lui offre une réplique miniature de la guitare des Tarasques, leur instrument de musique traditionnel. A la gauche du Directeur général, M. Aleman, Président de la République du Mexique



C'est « Erendira », la villa offerte par le général Cardenas, qui abrite les salles d'études et l'administration du Centre. Pour gagner de la place, des maçons transforment l'ancien garage en bâtiment à deux étages où sera installée une imprimerie destinée à fournir des livres d'études.



Les stagiaires viennent de divers pays du continent américain où ils sont eux-mêmes des professeurs. Sous la direction d'instructeurs expérimentés ils deviendront des spécialistes d'éducation de base. On voit ici quelques-uns d'entre eux, réunis dans la Bibliothèque du Centre.

DEUXIÈME OBJECTIF : ÉTENDRE AU MONDE ENTIER LES ENSEIGNEMENTS DU CENTRE DE PATZCUARO

(Suite de la page 9)

pour de nombreux éducateurs de l'hémisphère occidental.

Professeur de littérature espagnole à l'Université de Porto-Rico, le Dr Laguerre possède une grande expérience de la langue parlée et écrite. Il est l'auteur de programmes de radio diffusés par l'« école des ondes » de San Juan, ainsi que de quatre romans, dont trois ont été primés par son gouvernement.

Agé de 44 ans, il parle lentement et pèse ses mots. Il compte d'ailleurs peser chaque mot des manuels scolaires, des programmes radiophoniques et des commentaires de films qu'il rédigera, avec son équipe, à Patzcuaro.

En ce qui concerne les manuels destinés aux adultes venant d'apprendre à lire, le Dr Laguerre estime qu'ils doivent satisfaire à deux exigences : être adaptés aux conditions de vie locales, être rédigés dans le langage le plus simple qui soit.

Sa première tâche, dans la préparation des manuels scolaires, consistera en un « inventaire des mots utilisés dans la région ». Bien que la plupart

des Tarasques sachent l'espagnol, ils parlent ce que l'on pourrait appeler leur version particulière de cette langue.

Pour l'aider dans son enquête, le Dr Laguerre s'est déjà assuré le concours des journaux et des instituteurs de la région.

— Les stagiaires du centre, dit-il, me serviront de « détectives » car, originaires pour la plupart d'autres



pays de l'Amérique latine, ils seront les premiers à s'apercevoir des singularités du parler local.

★

DEUX journalistes et deux artistes recrutés sur place assistent le Dr Laguerre dans la préparation des manuels scolaires.

— Il est essentiel, dit-il, que les artistes soient originaires de la région où les manuels seront utilisés. Autrement, ils risquent de perdre trop de temps à se mettre au courant des coutumes locales.

« Si nous illustrons un texte par le dessin d'une maison ou d'un bateau de pêche, il faut que ce soit une maison ou un bateau que nos lecteurs puissent reconnaître, autrement cela n'aurait aucun sens puisque nous ne pouvons évidemment pas utiliser de conceptions abstraites. »

Avec le Dr Laguerre collaborent également deux bibliothécaires américaines expérimentées : Marie Rapp et Rosemond Cook. Son service cinématographique est dirigé par un Danois, M. Hagen Hasselbalch, à la fois scénariste, producteur et caméraman. Comme M. Hasselbalch, le Dr Laguerre est convaincu que la technique des documentaires éducatifs destinés à une région telle que Patzcuaro, doit être entièrement différente de celle qu'on utilise dans les films projetés à Paris, Londres ou New-York. Et, à l'appui de sa thèse, le Dr Laguerre cite une expérience vécue :

— Il y a quelques années, dit-il, on projeta devant un auditoire africain, un dessin animé traitant du danger des moustiques porteurs de paludisme. A un moment donné, on montra un moustique agrandi de telle sorte qu'il remplissait la moitié de l'écran, ce qui eut pour effet de mettre les spectateurs en joie :

ils rentrèrent se coucher tout à fait rassurés, parce qu'ils n'avaient jamais vu chez eux de moustiques aussi gros.

★

LE Dr Laguerre et son personnel s'efforcent aussi d'atteindre leur auditoire par la voie des ondes. Ils émettent régulièrement des programmes éducatifs sur les antennes du poste XELQ, situé dans la petite ville de Morelia, à 56 km de Patzcuaro.

Une enquête rapide dans la région a révélé que chaque village dispose d'au moins six ou sept postes de radio qui sont, pour les voisins et amis, des pôles d'attraction. En s'assurant le concours des instituteurs de la région, le Dr Laguerre espère obtenir une idée plus précise de la statistique des postes récepteurs et recueillir des échos sur la portée de ses émissions.

La radio a permis de faire connaître dans toute la région le Centre de Patzcuaro et ses objectifs. Le 7 mai dernier, deux jours avant l'inauguration officielle, des stagiaires originaires de huit nations ont fait, devant le micro de la station XELQ, des causeries sur leur pays natal ainsi que sur leur travail. Ce programme comprenait aussi une partie musicale.

Au cours de l'année, les stagiaires de Patzcuaro, groupés par nations, organiseront des programmes éducatifs sur les ondes du poste XELQ qui a autorisé le Centre à utiliser ses antennes pendant une demi-heure chaque semaine et davantage si nécessaire.

La rédaction des comptes rendus de l'activité du Centre constitue aussi une partie importante du travail du Dr Laguerre :

— Nous espérons, dit-il, que l'expérience de notre travail pourra servir dans tous les pays de l'Amérique latine. Tout ce que nous faisons ici, les erreurs comme les réussites, est consigné par écrit.

★

LE même enthousiasme caractérise tous les membres du personnel enseignant du Centre. Les deux spécialistes d'éducation de base : Miguel Leal et Isidro Castillo Perez, ont commencé leur carrière au bas de l'échelle comme instituteurs de village. Avant de venir à Patzcuaro, M. Leal occupait un poste important dans le Département de l'Education au Ministère de l'Agriculture du Mexique. M. Cas-



Professeur au Pérou, stagiaire à Patzcuaro, Justino Melgar Aliaga choisit toutes les occasions pour inculquer aux habitants de la région les rudiments d'enseignement qui amélioreront leurs conditions de vie. Le voici, donnant une leçon.



Apprendre aux enfants comment il faut s'amuser est aussi un art dont traite l'éducation de base. Avec un simple bâton et de la bonne humeur, Luis Felipe Obregon, un des spécialistes de l'organisation des loisirs, s'est rendu très populaire dans le village voisin de Zurumutaro.

tillo Perez, qui a fondé le premier centre de formation pour les instituteurs ruraux du Mexique, est un vétéran de l'époque où des fanatiques armés attaquaient les instituteurs sur les routes du Michoacan. — Pour ma part, dit-il, je crois surtout à l'efficacité du travail pratique. Si le Centre de Patzcuaro avait été une école du type traditionnel, je n'y serais jamais entré.

C'est un autre éducateur mexicain, Luis Felipe Obregon, qui est chargé d'enseigner aux stagiaires à organiser les loisirs des villageois. 47 ans, distingué, il n'hésite pas à se faire l'arbitre d'un match de basket-ball ou à se joindre à la partie avec un groupe de jeunes Tarasques. Les « professeurs de loisirs », souligne-t-il, ont un rôle particulièrement important à jouer dans l'éducation de base : ils contribuent efficacement à remplir un vide dans la vie des villageois dont les seuls passe-temps sont trop souvent les cartes, l'alcool et l'oisiveté. Voici son programme :

Remettre en vogue les fameuses danses tarasques.
Aider et encourager les musiciens et compositeurs locaux.

Organiser les sports. Le basket-ball est très en vogue au Mexique et M. Obregon a l'intention de l'encourager ainsi que le football et le volley-ball. Il se propose entre autres de créer une fédération de basket-ball pour les villages des environs de Patzcuaro. En guise de prix, les gagnants recevront non pas des coupes ou des médailles, mais des outils agricoles



ou des ustensiles de cuisine.

Permettre aux femmes de participer aux loisirs de la famille. Trop souvent le mari s'imagine que quelque chose ne va pas si sa femme n'est pas constamment en train de travailler. Pour surmonter cette difficulté, il faut d'abord organiser des programmes de loisirs dans chaque foyer, même s'il s'agit simplement de convaincre le mari que sa femme devrait chanter tandis qu'il joue de la guitare.

Organiser des théâtres en plein air, les spectateurs étant assis en cercle autour de la scène, technique récemment utilisée avec succès à New-York. Ces manifestations constituent des « loisirs éducatifs », car une pièce illustre les avantages de l'instruction d'une manière bien plus frappante qu'un manuel scolaire.

L'enthousiasme et l'ardeur au travail que manifestent M. Obregon et les autres professeurs du Centre est partagé par les stagiaires, jeunes gens sérieux et énergiques — leur âge moyen est de 30 ans — dont la plupart ont déjà été instituteurs ou même directeurs d'école.



Voici leurs projets d'avenir :

Hector A. Burbano, 37 ans, un Equatorien dont la carrure athlétique révèle un ancien joueur de football, se spécialise dans l'économie rurale. Il est convaincu que, pour relever le niveau de vie de son pays, les programmes d'éducation de base doivent accorder une large place à cette branche de l'enseignement. L'année prochaine, lorsque leur stage à Patzcuaro sera terminé, M. Burbano et quatre de ses

compatriotes, travailleront en équipe dans les villages indiens de l'Équateur. Dans ce but, ils ont déjà signé des contrats avec leur gouvernement.

Nora Soto Rodriguez se perfectionne à Patzcuaro avant d'assumer la direction d'une école actuellement en construction près de San José, capitale de Costa-Rica. Une fois rentrés chez eux, plusieurs de ses compatriotes, également stagiaires à Patzcuaro, seront affectés aux cinq nouvelles écoles rurales que le gouvernement costaricien projette de fonder.

Justino Melgar Aliaga, 33 ans, un Péruvien, professeur de lycée, et plusieurs de ses compatriotes seront chargés de créer dans leur pays, natal un centre national analogue à celui de Patzcuaro. Les spécialistes formés au centre péruvien, a-t-il expliqué, seront envoyés successivement dans chacune des cinq régions du Pérou déjà délimitées par le gouvernement en vue de la campagne d'éducation de base. MM. Melgar Aliaga et Burbano ont déjà constaté des analogies frappantes entre les Tarasques et les Indiens de leurs propres pays. Les problèmes rencontrés à Patzcuaro ne sont donc pas particuliers à une région donnée.



VICENTE CAMPOS, par exemple, qui habite l'île de Janitzio sur le lac Patzcuaro, pourrait être un pêcheur de n'importe quel lac de montagne. Paradoxe : le plus grave problème pour lui-même et sa famille ainsi que pour les 1.500 habitants de Janitzio, est celui de l'eau qu'ils doivent aller chercher dans le lac et amener chez eux dans des seaux suspendus à leurs épaules. Certains d'entre eux ne la font pas bouillir, ce qui provoque périodiquement des épidémies.

Il ne lui est pas facile, non plus, de joindre les deux bouts, car Vicente Campos vit de la pêche et les réserves de poisson du lac diminuent chaque année. Il part chaque soir à huit heures dans son canot avec un grand filet rond de 30 mètres de long et ne rentre qu'à cinq heures du matin. Lorsque la pêche est bonne, il vend son poisson 80 centavos le kilo (environ 21 francs), mais certains jours, il rentre bredouille. Ses journées, il les passe, comme les autres pêcheurs, à réparer son filet. Mais un jour ce filet doit être remplacé, alors, Vicente et sa famille travaillent pendant des mois à confectionner un autre filet et pendant ce temps-là il lui est impossible de pêcher.

Julian Talavaera possède près de 11 hectares de bonne terre non loin du village de Zurumutaro, sur les rives du lac. Mais il lui faut de l'eau pour irriguer ses champs, il en faut aussi pour la maison et l'eau est rare. La vie à Zurumutaro serait agréable, dit-il, si les enfants n'attrapaient pas constamment des rhumes. M. Talavaera voudrait aussi pouvoir augmenter le rendement de ses vaches laitières qui ne donnent chacune que trois litres et demi de lait par jour.



Dans un pittoresque village de pêcheurs de l'île de Janitzio, des stagiaires se rendent compte sur place des conditions dans lesquelles vit la population. Cette photo montre qu'ils auront beaucoup à faire pour améliorer la situation sanitaire.

A Casas Blancas, village perché à 2.255 mètres d'altitude dans les montagnes, à seize kilomètres de Patzcuaro par la route, un problème très différent se pose à Macorio Soto. Garde-forestier, Soto est chargé de parcourir la forêt et de veiller à ce que les paysans observent les règlements de protection des arbres.

L'un de ces règlements interdit d'abattre des arbres vivants (on croit que des coupes irrationnelles sont à l'origine de l'assèchement de nombreux puits profonds). Or, pour transporter du bois vivant en « bois mort », il n'est rien de plus efficace qu'un incendie de forêt... et de tels « accidents » se produisent fréquemment. C'est tout au moins ce que les paysans racontent à Macorio Soto et, armés de haches, ils s'en vont abattre les arbres morts... sans enfreindre le règlement.



Je n'ai parlé que de trois des 10.000 paysans de la région de Patzcuaro et chaque village, chaque famille a ses problèmes particuliers, des problèmes qui sont, aujourd'hui, ceux du Centre international de l'Unesco :

Peut-on faire comprendre aux montagnards que des coupes irrationnelles risquent de les priver d'eau ? Pourquoi les vaches de Julian Talavaera donnent-elles si peu de lait ? En employant d'autres fourrages, peut-on augmenter la production laitière ou faut-il importer une autre race de bovins ? Et comment résoudre les problèmes de Vicente Campos ? Peut-on renouveler les réserves du lac ? Faut-il décider les riverains à ne pas pêcher pendant certains mois de l'année, et doit-on leur apprendre un autre métier ?

A ces questions, nul ne peut répondre encore. Les éducateurs mexicains s'y consacrent depuis des années déjà. Patzcuaro, premier des six centres de production et de formation de l'Unesco, contribuera à cette œuvre immense en fournissant au Mexique et à d'autres pays d'Amérique latine des instructeurs spécialisés dans les nouvelles techniques d'éducation de base. Et ce travail est d'un intérêt vital pour plus de la moitié de la population du globe.

(PHOTOS PAR HAGEN HASSELBALCH ET PEDRO PINA SORIA)



Apprendre à lire est bien, mais ce n'est pas suffisant. Encore faut-il apprendre à vivre. C'est ce que fait un des stagiaires du Centre en montrant à des paysans de Casas Blancas, village de la montagne, les désavantages de la charrue à soc de bois.



Et aussi en leur inculquant quelques principes rudimentaires d'agriculture. Ainsi, en taillant les branches d'un arbre, on l'aide à respirer et les fruits ne s'en portent que mieux. Enseignements qui pourront être étendus à toute l'Amérique latine.



Deux élèves du Centre (à droite) observent une ménagère de Janitzio broyer des graines pour sa famille — 26 personnes — entre deux pierres. Un simple broyeur mécanique communautaire faciliterait la tâche à toutes les femmes du village.

23 PAYS BÉNÉFICIENT DÉJÀ DE L'ASSISTANCE TECHNIQUE

UNE des tares les plus inquiétantes de la société contemporaine est le fossé séparant les pays les plus développés de ceux qui le sont moins. Certes, ce fossé a toujours existé, comme a subsisté, depuis l'origine des temps historiques, l'inégalité entre nations riches et nations pauvres. Mais notre époque, où les nations se groupent pour tenter de fonder sur la collaboration internationale une paix durable, se devait de trouver un moyen nouveau d'étendre les bienfaits du progrès scientifique et industriel aux régions qui manquent, non seulement de capitaux, mais de techniciens, de savants et d'ouvriers qualifiés. Le problème étant posé, il est nécessaire d'en faire ressortir toute la complexité. Car, il ne suffit pas de fournir les instruments du progrès. Encore faut-il apprendre à s'en servir et rendre chacun capable d'en tirer profit. Encore faut-il que cette aide ne s'applique qu'aux pays en ayant exprimé le désir et collaborant d'une manière active et intelligente avec ceux qui les assistent. Fidèle à ses principes, l'Unesco estime qu'en fournissant une assistance technique, il importe de ne pas s'écarter du principe fondamental selon lequel des progrès simultanés dans les domaines de l'éducation, de la science et de la culture peuvent assurer le développement économique d'un pays. Car l'analphabétisme va généralement de pair avec la misère et la faim. Il faut donc aborder le problème sur le plan humain et non matériel : au lieu d'assister une nation insuffisamment développée en construisant pour elle des digues ou des ponts — dont elle a cependant grand besoin — il est préférable de l'aider à former des professeurs d'école normale, des ingénieurs, des contremaitres, des ouvriers qui, eux-mêmes, grâce au personnel qu'ils formeront, construiront ces ponts et ces digues. En d'autres termes, l'objet final du programme d'assistance technique de l'Unesco n'est pas de fournir des équipes étrangères mais des équipes nationales, recrutées et instruites sur place, et ainsi, ne jamais compromettre le patrimoine culturel du pays assisté. Ce programme, l'Unesco l'a établi sur une grande échelle. Pour le seul budget de 1951-1952, une somme de deux millions et demi de dollars lui est consacré et déjà, 23 pays en bénéficient. Trente spécialistes de l'Unesco sont à l'œuvre dans dix pays répartis sur les cinq continents, pour conseiller, former, éduquer. D'ici peu de temps, ces spécialistes seront au nombre de cent-soixante-cinq et d'autres pays viendront s'ajouter à la liste. Effort considérable, dont d'éminentes personnalités ont bien voulu reconnaître l'énorme portée :



M. VAN ZEELAND

Ministre des Affaires Etrangères de Belgique

L'ASSISTANCE technique aux pays insuffisamment développés est en soi une idée noble et exaltante et je conçois aisément qu'elle ait frappé l'imagination généreuse des meilleurs d'entre nous.

L'Unesco s'honore en prenant en charge l'exécution de ce programme sous ses aspects éducatif et culturel.

Cet organisme, à caractère universel, répond ainsi à l'appel confus mais pressant qui nous a été transmis par les générations disparues, car tous les âges ont été témoins de cette lutte inexorable entre les nations déshéritées et les nations possédantes.

Les ressources humaines et matérielles des nations qui composent l'Unesco sont énormes ; son action peut, à certains moments, faire pencher la balance du bon côté. Mais il faudra que soit maintenu, dans chaque pays assisté, l'équilibre entre les progrès techniques et les mœurs traditionnelles. Car le progrès matériel ne peut se payer au prix de la destruction de valeurs inestimables d'ordre moral ou spirituel acquises au cours des temps. S'il en était autrement, le patrimoine culturel de l'humanité s'en trouverait grandement appauvri.

La lutte contre l'ignorance et l'inertie est une des manifestations les plus réconfortantes de ce vaste mouvement des esprits qui s'opère actuellement dans le monde : elle apporte une contribution essentielle à l'établissement d'une paix sincère entre les peuples. La tâche que l'Unesco va affronter sera longue et pénible peut-être, mais n'oublions pas que les victoires les plus durables sont celles remportées dans la peine, sur l'injustice, la misère et l'ignorance.



M. le Professeur H. R. KRUYT, Président de la Commission Néerlandaise de Coopération Internationale

CERTAINES conditions préliminaires doivent être remplies pour que plus de bonheur règne en ce monde. Et en premier lieu, si nous voulons être en bonne santé, il faut nous bien nourrir, ce qui nécessite l'établissement de facteurs économiques et sociaux favorables, c'est-à-dire un certain degré de prospérité. Par-dessus tout, nous devons adopter une mentalité appropriée, et, pour cela, éduquer les peuples afin qu'ils puissent atteindre ces buts.

Dans les pays évolués, l'importance de ces facteurs a été reconnue progressivement et il a fallu des siècles pour atteindre le niveau actuel. Mais des nations plus jeunes luttent encore pour y parvenir. Ce sont elles que nous devons aider, dans la mesure de nos possibilités.

En ce qui concerne les Pays-Bas, je suis heureux de dire que le gouvernement, ainsi que tous les organismes s'occupant d'éducation, de science et de culture, sont prêts à aider les pays insuffisamment développés. L'aide que nous pouvons leur offrir ne se limite pas aux domaines dans lesquels nous nous sommes toujours spécialisés (géologie, hydrologie, constructions navales, agriculture), mais englobe aussi d'autres questions où nous avons acquis une large expérience, comme les problèmes d'hygiène, d'éducation de base et d'agriculture tropicales, etc. Dans notre pays, nous avons déjà accueilli, avec une mutuelle satisfaction, de nombreuses personnes venant de nations moins évoluées. De plus, nous projetons l'établissement d'une académie internationale qui se mettrait au service de ceux venant aux Pays-Bas pour bénéficier de notre assistance.

J'espère que l'Unesco remplira avec succès la tâche qui lui incombe d'aider les pays insuffisamment développés dans les domaines de l'éducation et de la culture.

LE COMTE SFORZA

Ministre des Affaires Etrangères d'Italie

LE programme que l'Unesco a entrepris d'appliquer dans les domaines qui lui sont propres de l'éducation, de la science et de la culture, dans le cadre du plan d'assistance technique aux pays insuffisamment développés, mérite d'être largement connu et encouragé.

Nouvelle application d'une solidarité internationale qui malgré tant de remous contraires s'affirme chaque jour davantage, l'assistance technique de l'Unesco est en train d'assurer aux peuples les moins favorisés les conditions de prospérité et d'indépendance indispensables à la dignité des peuples qui veulent vivre libres.

En donnant sa collaboration la plus efficace au plan d'assistance technique, l'Italie vient d'obéir aux traditions les plus hautes et les plus essentielles de son génie national.



MADAME GÉRONIMA T. PECSON, Sénateur des Philippines

LES Philippines sont suffisamment rapprochées de la Corée pour que nous y sentions la chaleur de la conflagration. Aussi, conscients du danger, cherchons-nous instinctivement à nous en protéger. Et ce faisant, nous nous rendons compte, plus que jamais, que la sécurité, comme la paix, est indivisible. Protéger ses propres frontières est insuffisant : encore faut-il que la paix règne chez les voisins — sinon dans le monde entier — pour se sentir à l'abri.

Mais la paix ne sera pas établie tant que la famine ou la pénurie régneront sur une partie quelconque de la terre, tant que des peuples entiers ne seront pas assurés d'une vie décente, tant que la misère et l'exploitation pousseront l'homme à la violence.

Pour l'homme, l'unique chance de salut est la solidarité en vue d'une vie meilleure. C'est vers ce but que tend, dans le présent et le futur, l'assistance technique dont les moyens peuvent se résumer ainsi : main tendue par le plus fort au plus faible, flot de connaissances dirigé par un pays prospère vers une région insuffisamment développée, larges courants de compréhension mutuelle établis entre peuples de cultures différentes. Son objectif n'est pas de vaincre en détruisant, mais de distribuer le bien-être grâce à la baguette magique de la coopération amicale.

Pour le colonialiste, l'impérialisme est la voie à sens unique menant à la prospérité ; en fait, elle ne mène, pour les peuples colonisés, qu'à l'esclavage. Dans un monde libre, de pareils principes sont en voie de disparition et l'assistance technique les a remplacés. A l'exploitation basée sur l'appât du gain s'est substituée l'exploitation des possibilités de diffusion des connaissances et de la compréhension amicale. Dans ses objectifs comme dans ses procédés, l'assistance technique est l'antithèse de l'impérialisme. Elle emporte la décision en appliquant les méthodes modernes du savoir à l'amélioration du standard de vie. Dans tous les domaines où s'étend son activité, que ce soit l'industrie ou la santé, l'éducation ou le gouvernement, la nation qui en bénéficie coopère avec le pays qui l'aide, non pas par obligation mais parce qu'elle en a exprimé le désir.

Le cas de la Corée constitue un défi que l'assistance technique doit relever en gagnant de vitesse les forces de destruction déchainées par la guerre. Elle doit accélérer son rythme et atteindre rapidement son but qui est d'établir sur terre un bien-être également accessible à tous. Pour cela, les expériences doivent faire place aux réalisations, les tentatives isolées doivent se transformer en programmes d'envergure nationale.

L'Unesco est bien armée pour étendre les bienfaits de l'assistance technique à un monde à demi affamé et dont la moitié des habitants sont illettrés. Puisse-t-elle réussir dans son rôle de dispensateur des techniques nouvelles.

APRÈS AVOIR CRÉÉ LE DÉSERT, L'HOMME EST MAINTENANT OBLIGÉ DE LE VAINCRE

par Maurice GOLDSMITH

C'est l'homme qui a créé le désert parce qu'il ignorait les lois de la nature : il a pillé notre planète, dépouillant la terre de sa richesse, détruisant les forêts, décimant les animaux. Aujourd'hui, en présence d'une pression démographique toujours croissante — il y a chaque jour dans le monde 50.000 bouches supplémentaires à nourrir — il lui faut vaincre ce même désert et lui rendre sa fertilité afin de s'assurer des récoltes nouvelles.

Tâche immense, car les zones arides et semi-arides couvrent plus d'un quart de la surface des terres émergées. Elles vont des déserts où vit une faible population nomade, aux régions semi-arides à forte densité démographique, dont les habitants ne peuvent assurer leur subsistance qu'en utilisant avec une extrême prudence l'eau et les sources d'énergie dont ils disposent. Au point de vue scientifique et technique, l'exploitation de ces différentes régions crée des problèmes analogues. Leur solution exige une action internationale et c'est pour répondre à cette nécessité qu'a été créé le Comité consultatif de recherches de l'Unesco sur la zone aride. Amorcée en 1948 sur une recommandation du gouvernement de l'Inde, cette grande entreprise a reçu l'approbation complète de l'O.N.U. et ses diverses institutions spécialisées collaborent étroitement avec l'Unesco à sa réalisation.

Au cours de la première session du Comité Consultatif sur les Zones Arides, qui s'est réunie récemment à Alger, des savants et ingénieurs de sept pays ont travaillé à l'élaboration d'un programme commun de recherches. Une partie de ce travail est déjà en cours d'exécution : il porte sur les recherches hydrologiques concernant notamment les cours d'eau superficiels et souterrains des zones arides. Question d'une importance capitale, car sans eau, il ne saurait y avoir de vie.

★

Le Sahara est un désert-type de la zone aride :

le soleil y est brûlant, les vents y soufflent fréquemment, l'eau y est rare. Flore et faune n'y subsistent que difficilement. Il y a peu de nuages dans le ciel saharien et les radiations sont intenses. Ainsi absorbée par le sable et les roches, la chaleur retourne à l'atmosphère. Comme l'élévation de la température pendant les heures du jour a pour effet d'intensifier les courants atmosphériques, le sable et la poussière sont fréquemment soulevés par les vents.

Dans le désert, l'homme ne peut subsister longtemps sans eau. En effet, composé pour les deux tiers d'eau, le corps humain ne peut vivre que si cette proportion est maintenue ; or, le climat du désert provoque une évaporation rapide de la transpiration, c'est-à-dire de l'eau du corps. Comme le fait remarquer le physiologiste américain E.F. Adolph : « Dans le désert, la transpiration s'évapore avant même qu'elle ne soit visible. Elle disparaît ainsi à un rythme de deux à trois litres par heure. Il est urgent non seulement pour le bien-être de l'individu, mais pour répondre à un besoin vital de l'organisme,



STÉRILITÉ. C'est l'homme qui a créé le désert : il a pillé notre planète, dépouillant la terre de sa richesse, détruisant les forêts, décimant les animaux. Mais aujourd'hui, il lui faut absolument vaincre ce même désert.

★

FERTILITÉ : Pour nourrir les 50.000 êtres supplémentaires qui naissent chaque jour dans le monde, il faut rendre la fertilité aux déserts et s'assurer des cultures nouvelles. Sur ce champ régnait jadis la sécheresse.



de remplacer cette eau au fur et à mesure de son évaporation. Vivre sans eau dans le désert est aussi impossible que vivre sans oxygène dans l'atmosphère. »

★

L'Unesco se propose de réunir une conférence sur l'hydrologie de la zone aride et notamment sur la question des eaux souterraines. Un autre projet, actuellement en cours, est la préparation de cartes homoclimatiques, délimitant les régions dotées d'une même climat. Au cas où de nouvelles méthodes d'agriculture viendraient à être adoptées dans une région donnée, ces cartes serviraient à indiquer les autres régions où elles pourraient également être appliquées avec succès.

Les zones arides diffèrent souvent au point de vue climatique et œcologique. Les précipitations

et températures variant d'une région à une autre, il résulte des types de climats différents présentant chacun des caractéristiques particulières.

Un certain nombre d'instituts, dont la liste sera prochainement établie, poursuivent actuellement des recherches sur les problèmes des zones arides. L'Unesco, d'autre part, a entrepris de former des équipes internationales d'experts chargés de fournir des conseils sur l'hydrologie, la biologie et la climatologie des régions arides et semi-arides.

Ce programme de recherches permet de bien augurer d'un avenir, dans lequel, comme l'a déclaré M. Jaime Torres Bodet, Directeur général de l'Unesco, « de nouvelles découvertes scientifiques nous permettront de transformer ces régions déshéritées en un séjour hospitalier pour les populations toujours plus nombreuses du globe ».

L'EAU INVISIBLE, PRÉCIEUSE RESSOURCE NATURELLE

par Ira M. Freeman

INVISIBLES mais cependant essentielles au bien-être de l'homme, de vastes nappes d'eau souterraines existent dans presque toutes les régions du monde, y compris les déserts, et leur volume est infiniment supérieur à la capacité de l'ensemble des réservoirs d'eau de surface, tant naturels qu'artificiels.

Les géologues appellent **nappes phréatiques** ou **souterraines**, les eaux de pluie, absorbées par le sol, qui s'amassent dans les roches poreuses et perméables de la croûte terrestre ou dans leurs interstices. Les énormes quantités d'eau que nous tirons des puits ou des sources et qui sont nécessaires à toute l'industrie, ainsi qu'à l'irrigation et à la consommation domestique, proviennent de ces vastes nappes. L'état de ces ressources souterraines, on le conçoit aisément, constitue donc une question de la plus haute importance, non seulement dans les zones arides mais aussi en de nombreuses régions où les réserves d'eau sont menacées d'épuisement par suite de l'accroissement vertigineux de la consommation actuelle.

L'hydrologie — étude des eaux, de leurs propriétés et de leur répartition sur la surface terrestre — remonte à l'époque où l'on découvrit, il y a environ 2.000 ans, que l'eau tombant sous forme de pluie, de neige ou de brouillard, s'infiltrait à travers la terre et les roches, formant ainsi des

nappes souterraines, et reparait sous forme de sources. Cette théorie ne fut généralement acceptée par les savants que vers la fin du dix-septième siècle, quand des hydrologues français et anglais entreprirent à ce sujet des études quantitatives. Ils mesurèrent et comparèrent la précipitation atmosphérique, l'évaporation des lacs et des mers, le rythme d'écoulement des rivières. On en vint ainsi, petit à petit, à reconnaître l'existence du cycle de l'eau, processus bien connu grâce auquel l'eau provenant des mers y retourne finalement en passant par le sol.

Le croquis ci-dessous représente,

en coupe verticale, ce qui se passe dans le sous-sol. On y remarque le **niveau hydrostatique** ou **piézométrique**, qui constitue la limite supérieure des nappes aquifères, au-dessous de laquelle le sol est toujours saturé d'eau.

Au-dessus du niveau hydrostatique (voir croquis), les vides existant entre les roches et le sol ne sont pas complètement remplis d'eau. Un puits ordinaire ne peut donc fonctionner que si le forage atteint et dépasse la surface hydrostatique, permettant ainsi de pomper l'eau. Mais lorsque les forages s'effectuent dans des terres saturées, entre deux



COUPE VERTICALE D'UN TERRAIN montrant le niveau hydrostatique par rapport à la surface de la terre. Les puits, dont la profondeur doit toujours dépasser le niveau hydrostatique supérieur, abaissent ce niveau dans leur voisinage immédiat. La hauteur de la nappe souterraine, en un point donné, varie suivant les précipitations atmosphériques et les quantités d'eau puisées. Elle atteint généralement son niveau le plus bas en automne.

couches de roches imperméables, la pression est telle que l'eau jaillit spontanément et de manière continue à la surface. Ces puits étaient nombreux en Artois dès le XII^e siècle, d'où leur nom de **puits artésiens**.

Les sourciers et radiesthésistes affirment pouvoir découvrir l'eau à l'aide d'une simple baguette. En fait, la prospection des nappes souterraines est une question scientifique et complexe qui demande du temps et des capitaux considérables. Il s'agit de calculer pour une région donnée, les quantités d'eau qui pénètrent dans la roche, d'étudier la nature physique de celle-ci, sa porosité, sa structure et ses autres propriétés. Depuis quelques années, géologues et hydrologues disposent de nouveaux moyens indirects (électriques et radioactifs) qui permettent de déceler, de suivre et de mesurer les nappes d'eau souterraines.

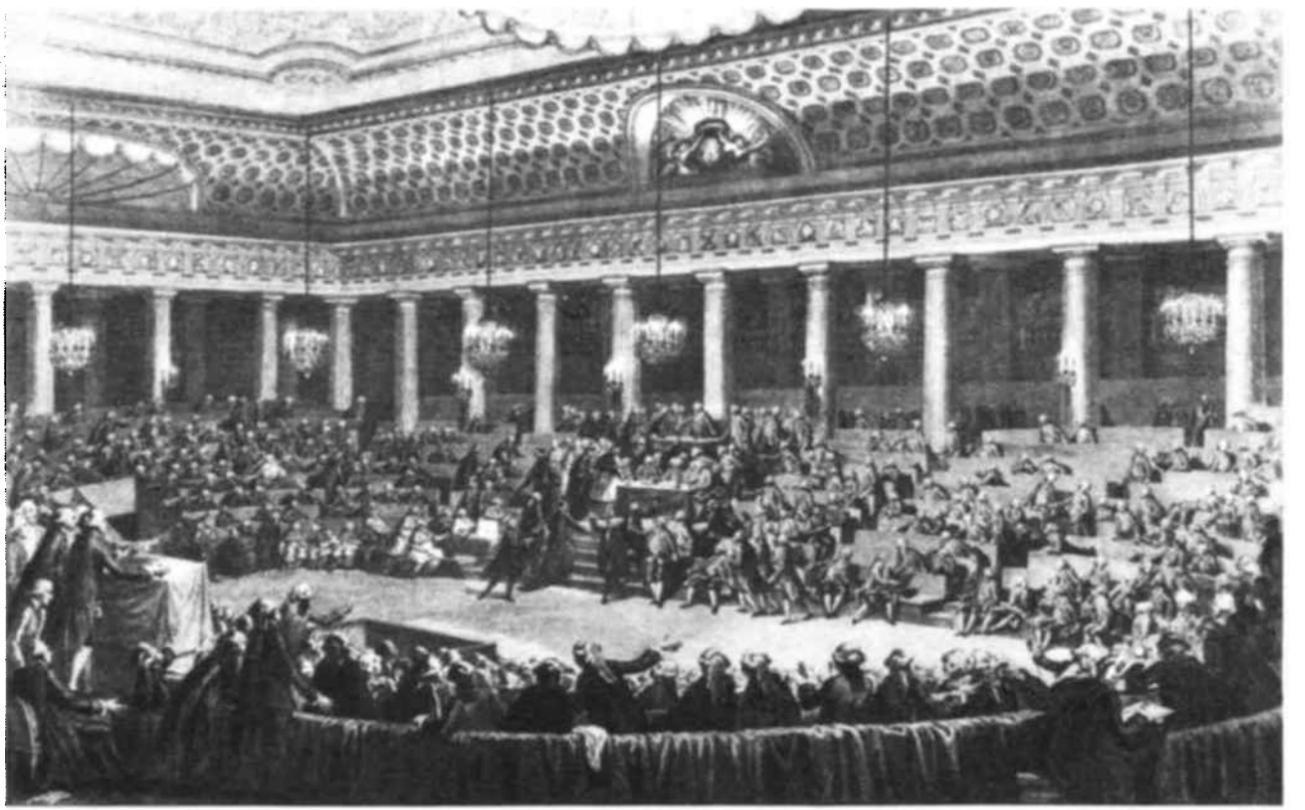
Aujourd'hui, l'importance de ces nappes aquifères est reconnue dans le monde entier et de nombreux gouvernements ont déjà créé des commissions ou des organismes spéciaux chargés d'entreprendre des recherches sur les eaux souterraines et leur exploitation.

Nos lecteurs peuvent obtenir gratuitement une bibliographie sur les nappes d'eau souterraines en s'adressant à la Division pour l'enseignement et la diffusion de la science, Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16^e.

AUJOURD'HUI
COMME EN 1791

MALGRÉ LES MENACES DE GUERRE, LES HOMMES PROTÈGENT LES CRÉATIONS DE L'ESPRIT

poursuivant
l'œuvre de
LE CHAPÉLIER
père du
droit d'auteur



UNE VICTOIRE DES DROITS DE L'HOMME. — En France, c'est pendant la Révolution de 1789 que furent adoptées les mesures protégeant le droit d'auteur, grâce, pour beaucoup, aux efforts du brillant juriste Le Chapelier, que l'on voit ici, présidant les débats de l'Assemblée Nationale.

RABELAIS, Corneille, Milton, Goethe, Voltaire même, s'ils revenaient parmi nous, seraient bien étonnés de voir le droit d'auteur compris en bonne place dans une Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Certes, chacun l'admet aujourd'hui : écrivain, compositeur, artiste, tout créateur est le maître spirituel de son œuvre et, sur le produit de son exploitation, peut revendiquer la juste part qui le fera vivre.

Mais ce droit, qui nous semble maintenant aller de soi, il est pourtant né d'hier, ou presque. Pendant des siècles, le miracle de l'imprimerie servit l'éditeur seul, on disait alors : le libraire. Il recevait un privilège du roi de France qui le gardait des concurrents. Pour l'auteur, point de garantie. L'œuvre lui échappait. Restait la viande creuse du renom, relevée à l'occasion des capricieuses largesses d'un mécène — des miettes, le plus souvent.

Il fallut la Révolution française pour inscrire dans la loi un droit neuf dont la notion fut, du premier coup, posée en toute sa rigueur. « La plus sacrée, la plus inattaquable et, si je puis dire, la plus personnelle de toutes les propriétés est l'ouvrage, fruit de la pensée d'un écrivain... Il est extrêmement juste que les hommes qui cultivent le domaine de la pensée tirent quelque fruit de leur travail. Il faut que pendant leur vie, et quelques années après leur mort, personne ne puisse, sans leur consentement, disposer du produit de leur génie. »

Qui tient ce langage net et fort ? C'est, à la Constituante, lors de la mémorable séance du 21 juillet 1791, Isaac-Guy Le Chapelier.

Attachante figure, cet avocat breton qu'une chronique du temps, non sans roserie, nous dépeint « aimant le jeu et les femmes, vêtu avec recherche, toujours bien frisé, bien poudré ». Pourtant, sa figure est vulgaire : teint jaune, bouche cynique, air de procureur. Mais le front découvert annonce l'homme qui vaut mieux que la mine. Obstiné, passionné, habile, d'une merveilleuse facilité d'improvisation, il se porte vite aux premiers rangs. C'est lui qui dirige les débats de l'Assemblée nationale dans la nuit fameuse du 4 août 89. Il provoque

l'institution de la garde nationale, frappe à mort les corporations, fait abolir le partage inégal des successions. Mais ce légiste infatigable, ce rapporteur très écouté, s'enthousiasme aussi pour les choses de l'esprit. Il brille dans le salon de Condorcet, « le dernier des philosophes », ce salon européen où la pensée de l'époque bouillonne et se formule. Il développe ses idées dans la *Bibliothèque de l'Homme public*. Ecrivain autant qu'orateur, ami des arts, le voici qui prend feu soudain pour la pétition des auteurs dramatiques.

C'est l'événement parisien. Auteurs de tragédies, de comédies, viennent se plaindre qu'un privilège « place dans la capitale un théâtre unique, où tous sont forcés de s'adresser ». Ils n'acceptent plus que les comédiens « soient possesseurs exclusifs des chefs-d'œuvre qui ont illustré la scène française ».

Le Chapelier embrasse leur cause. A la tribune, il est dans ses meilleurs jours. Pour mieux gagner, il réfute d'abord l'opinion de Rousseau sur

l'immoralité des spectacles. Fini le privilège, vestige du bon plaisir du prince, entrave à la liberté ! C'est un droit qu'il faut établir, cette fois à l'avantage de l'auteur, reconnu bel et bien propriétaire de l'œuvre.

LA loi passe, haut la main, avec les compliments de Mirabeau. Elle dit proprement que, gravés ou imprimés, les ouvrages dramatiques ne pourront être représentés sans le consentement « formel et écrit » des auteurs, ou sans celui de leurs héritiers durant cinq ans après la mort. Et les créanciers des entrepreneurs de spectacles ne pourront saisir la rétribution des auteurs.

Couché dans les feuillets jaunis du *Moniteur Universel*, ce mince texte défie l'oubli. Il reste l'honneur durable de son promoteur. Car il est l'authentique ancêtre d'une législation qui, en cent cinquante ans, a fait le tour de l'Europe et du monde.

21 juillet 1791... la date vaut un regard. Des jours d'orage ont suivi la fuite à Varenne. Louis XVI est ramené à Paris « captif, humilié ». Consternation des uns, indignation des autres. Après mille ans de monarchie, le trône vacille. La province bouge çà et là. La capitale a la fièvre. Au Champ de Mars, la garde a tiré sur le peuple : les morts jonchaient les marches de l'autel de la patrie. L'Empereur, la Prusse, menacent de délivrer le roi par la force. « Les puissances étrangères, s'écrie Brissot, vont fondre sur nous... » N'importe : la fabrique de lois tourne sans trêve. Les Constituants sauront faire front partout, organiser la marine, le tré-

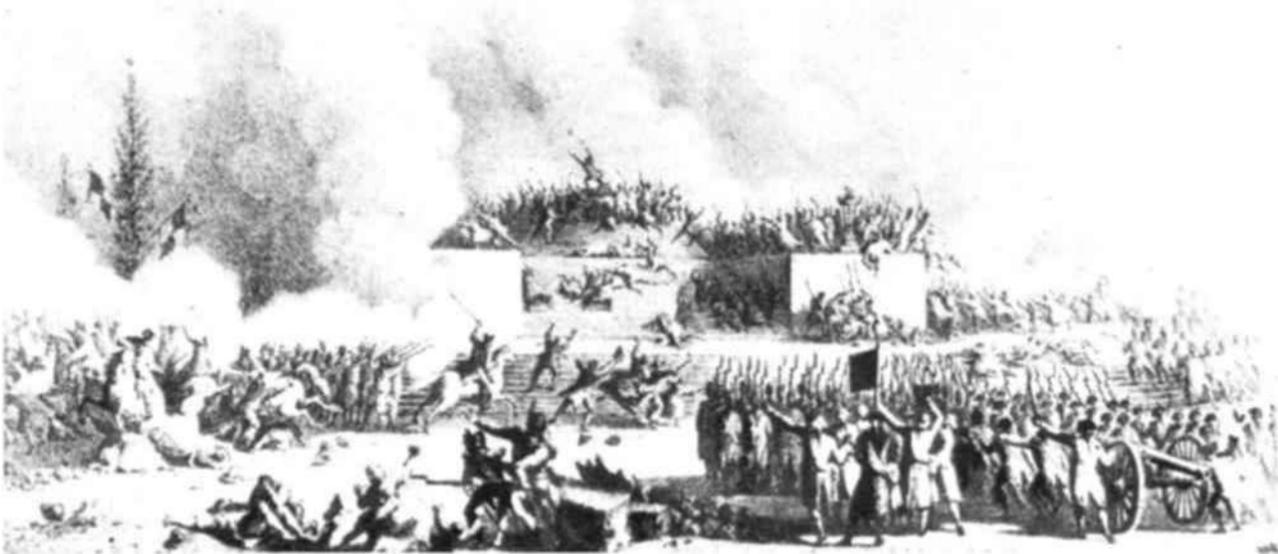
sor, débattre le sort du roi, protéger les successeurs de Racine...

DEUX ans plus tard — en juillet 93 — la Convention subira la tempête. L'insurrection soulève soixante départements. Les Vendéens marchent sur Tours. Les armées des Coalisés ont envahi le Nord et l'Est. Condé, Valenciennes, Bellegarde tombent aux mains des ennemis. A Paris, Marat est assassiné. Les royalistes conspirent. Pour conjurer la disette, le Comité de Salut Public punit de mort les accapareurs. Mais au plus fort de la crise, la Convention oubliera tout : la guerre civile, la défaite, le vent d'angoisse et de colère qui balaie Paris, pour remettre sur le métier le droit d'auteur. Etendant « à toutes les productions du génie » la loi de 91, elle décide, les 19 et 24 juillet, de reconnaître « aux auteurs d'écrits en tous genres, compositeurs de musique, peintres, dessinateurs, le droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages, d'en céder la propriété ». Et le droit des héritiers survivra pendant dix ans à l'auteur. Voilà solidement posé, le fondement de nos lois ultérieures.

LES hommes alors passaient vite. Le Chapelier, comme bien d'autres, périt sur l'échafaud. « Ils sentaient leur temps compté, a dit magnifiquement Michelet, dans un moment unique où s'accumulaient les siècles. Cette société était ardente. L'intérêt, l'ambition, les passions de l'homme étaient en jeu. Mais la plus forte encore était celle de l'amour. Prenez ce mot dans tous les sens : l'amour de l'idée, l'amour de la patrie, l'amour du genre humain. Que de travaux, de discussions, d'événements entassés, que de réformes rapides, quel renouvellement du monde ! Immense élan... »

Notre époque est-elle, après tout, si différente ? En 1951, précisément, le débat — rencontre symbolique — rebondit sur le droit d'auteur. Dans les conseils internationaux, une convention s'élabore pour lui donner plein effet. L'Unesco prend toute sa part de ce silencieux effort. Plus d'un sceptique, il est vrai, haussera l'épaule : « Le beau souci, quand notre avenir tient au fil d'une paix précaire ! » Eh bien, supposons le pire : la réponse est dans la scène où s'achève la fresque de Michelet. Quand, sous la Terreur, Condorcet, « traqué comme une bête fauve, se dévorait le cœur des pensées du présent, sa femme, l'angélique Sophie, lui donna conseil de remettre sa mémoire à la postérité ». Et, paisiblement, il se mit à écrire, *l'Esquisse d'un tableau des progrès de l'Esprit humain*, noble livre de science infinie, d'espoir exalté, de noble attitude, de sérénité, dont notre siècle, après tout, pourrait aussi revendiquer quelques exemples.

par Maxime Clouzet



MALGRÉ LES MENACES CONTRE LA PAIX. — Le 17 juillet 1791, l'Autriche et la Prusse menacent d'envahir la France. A Paris, la proclamation de la loi martiale provoque, au Champ de Mars, de sanglants désordres. Malgré l'atmosphère lourde de menaces, la Constituante vote, quatre jours après, la loi établissant la propriété littéraire des auteurs dramatiques, qui fut étendue par la suite à la protection des droits d'auteur.

Une croisade mondiale :

IL FAUT SECOURER LA POUSSIÈRE DES MUSÉES

par Georges FRADIER

La ville s'enorgueillit de trois écoles primaires, de deux collèges — un pour les garçons, un pour les filles — et même d'une école normale d'instituteurs. Elle a aussi son musée, mais n'en tire aucune fierté : c'est une sombre bâtisse, ouverte deux jours par semaine et que les familles, parfois, songent à visiter en hiver, le dimanche. Pourtant ce musée n'est pas vide; il regorge au contraire des chefs-d'œuvre de trois siècles d'artisanat, d'une belle collection d'histoire naturelle, léguée par un vieil érudit, de précieux objets d'art africains et chinois rapportés jadis par un explorateur; il possède même des toiles et des dessins de bons maîtres du XVII^e et du XVIII^e siècles : tout cela pêle-mêle dans des chambres poussiéreuses — inaccessible, inutile. Dans les écoles et les collèges, les professeurs rêvent de montrer à leurs élèves de vrais tableaux, des masques, des vases, des ivoires authentiques; ils rêvent d'acquérir des échantillons de roches pour la classe de géologie, des outils de pierre pour la classe d'histoire... Tout cela est dans le musée local, avec bien d'autres trésors; ils ne le sauront peut-être jamais.

Ainsi pourvues et dépourvues, les villes se comptent par milliers : celles dont les musées ont été conçus dans l'intérêt du public sont encore rares, sauf peut-être aux Etats-Unis. Il est vrai qu'il y a cent ans à peine, les musées les plus illustres ne devaient servir qu'à rassembler et garder jalousement des merveilles; ils ont fait depuis lors des progrès immenses, à mesure que la science en général découvrait ses responsabilités sociales. Seuls pourtant les musées les plus modernes, dans certaines capitales, sont parvenus à s'adapter aux publics les plus divers, de tous âges et de toutes cultures et à faire ainsi œuvre véritable d'éducation.



Un professeur de la région parisienne témoigne alors qu'il ne saurait « donner à ses élèves une culture générale suffisante, toute pénétrée des leçons du passé et doublée d'une réelle éducation technique », sans les conduire — en des visites d'ailleurs minutieusement préparées — aux musées d'art, de science et d'histoire. « Souhaitons », dit-il, « que se multiplient les musées tels que le Palais de la Découverte, le Musée de l'Homme ou le Musée des Colonies. Ceux-ci représentent à mes yeux les prototypes des musées modernes. » C'est que tous les musées en effet, quelles que soient leur origine et leur spécialité, peuvent servir à l'éducation et collaborer de plus en plus activement avec l'école. Ceux qui les dirigent ne sont plus seulement des « conservateurs », et tous sans doute voudraient signer une phrase qui parut bien hardie lorsqu'un de leurs précurseurs, Sir Henry Cole, l'écri-

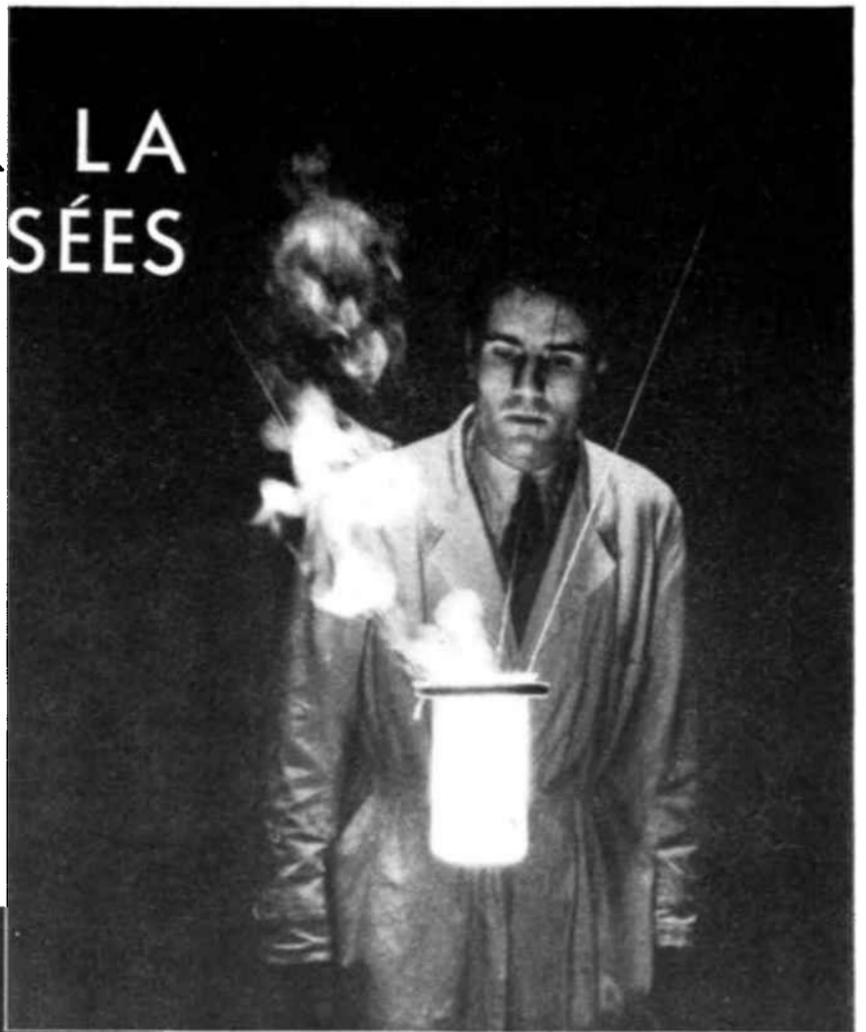
vit en 1874 : « Si vous voulez que vos écoles donnent des résultats, si vous voulez jouir d'une bonne santé, d'un air pur et bénéficier d'une nourriture saine, si vous voulez que votre vie soit longue, que vos usines prospèrent et que la civilisation se développe parmi vous, il vous faudra établir des musées de science et d'art pour illustrer les principes de la vie, de la santé, de la nature, de la science, de l'art et de la beauté. » Il faut en effet les établir, et heureusement les modèles ne manquent pas.

Le professeur de banlieue, cité il y a un instant, nommait de préférence parmi ces « prototypes », le Palais de la Découverte, fondé en 1937 et qui est devenu une des plus belles réalisations du monde en matière de muséologie scientifique. Tous ceux qui visitent ce palais n'en res-



Au Musée de la Science et de l'Industrie, à Chicago, l'exposition « Miracle de la Naissance » montre cette extraordinaire statue de femme enceinte, en plexiglass.

sortent pas avec la vocation de l'astronomie ou de la médecine. Mais si l'on peut en croire un savant illustre « les écoliers et les étudiants y trouvent de magnifiques illustrations concrètes et vivantes de ce qu'ils apprennent dans leurs livres et leurs cours ». Et Louis de Broglie ajoute : « Parfois sans doute quelque jeune homme, prenant conscience de la beauté de la science et du rôle qu'elle jouera désormais dans la vie des hommes, se décidera à y consacrer ses efforts et peut-être son existence entière. » En ce qui concerne les écoles, de nombreux professeurs affirment que des classes qui paraissaient tout



Sorcellerie? Non pas. Mais une des impressionnantes expériences de physique exécutées à Paris, au Palais de la Découverte, et qui font de cette institution, une des plus belles du monde, un vrai musée vivant.

à fait médiocres « montent à la verticale » après quelques visites au Palais de la Découverte.



C'est aussi dans ce palais, ou du moins dans le cabinet de son directeur, M. André Léveillé, que vient de naître la « Croisade des musées ». Une première réunion d'éducateurs avait reconnu que les méthodes de son établissement devaient être étendues en France à tous les lycées, collèges et écoles, suivant un plan à préciser et

qui permette d'inscrire l'apport de tous les musées dans les programmes scolaires. Des expériences sont en cours à l'heure actuelle, qui ont pour but de préciser ce plan d'application. Mais elles n'ont pas lieu en France seulement, car dès l'origine, les pionniers de cette croisade ont voulu qu'elle devienne universelle. Et dans ce but, ils se sont adressés à l'Unesco. C'est pourquoi aux Etats-Unis, l'American Museums Association poursuit la même enquête que les musées de Paris, et c'est pourquoi ses dirigeants vont se rencontrer prochainement avec certains de leurs confrères européens, afin

d'examiner ensemble les meilleures méthodes pour atteindre le but commun : la collaboration du musée et de l'école au sens le plus large. Et de même, aux Pays-Bas, le secrétaire d'Etat à l'Education a chargé une commission spéciale d'étudier les moyens de mettre toujours plus complètement les ressources des musées au service de la jeunesse et au service du peuple. Ces rencontres, ces enquêtes, ces études, sont aujourd'hui suivies de très près par l'Unesco.



La Croisade cependant veut progresser plus rapidement encore: l'Unesco espère pouvoir réunir bientôt en un stage d'études international les muséologues, les éducateurs, les artistes, les savants qui, dans tous les pays cette fois, pourront reprendre et mener à bien leur entreprise. On ne peut que souhaiter la réussite de ce projet. C'est grâce à une telle croisade, en effet, que les musées les plus humbles, comme les plus riches, rendront à la communauté tous les services qu'ils lui doivent. Dans la petite ville anonyme, mais typique, écoliers, professeurs, apprentis, ne verront plus dans leur musée un inutile bric-à-brac lentement décomposé sous les vitrines désolées; ils y entreront à toute heure du jour, et sans doute gratuitement, en groupes ou au gré de leur fantaisie pour y trouver l'indispensable complément de leurs études, et parfois un substitut pour des études impossibles : l'exemple concret, la preuve palpable, le mystère démontré — et peut-être l'étincelle d'une vocation de savant, d'historien ou d'artiste.



Au National Museum d'Ottawa, de jeunes écoliers en promenade s'amuse tout en apprenant à apprécier l'art d'une civilisation originale mais bien lointaine.



Généralement, la pancarte la plus répandue dans les musées est celle qui invite à « Ne pas toucher ». A l'Université de Philadelphie, les visiteurs sont, bien au contraire, encouragés à admirer les objets.



Papa décrochera-t-il le cocotier? Peut-être. En tout cas, la visite familiale au Musée d'Hygiène de Cleveland aura appris au garçon comment, avec un appareil, on peut enregistrer sa capacité respiratoire.



PARIS
A 2000 ANS



UNESCO
6^e CONFÉRENCE GÉNÉRALE

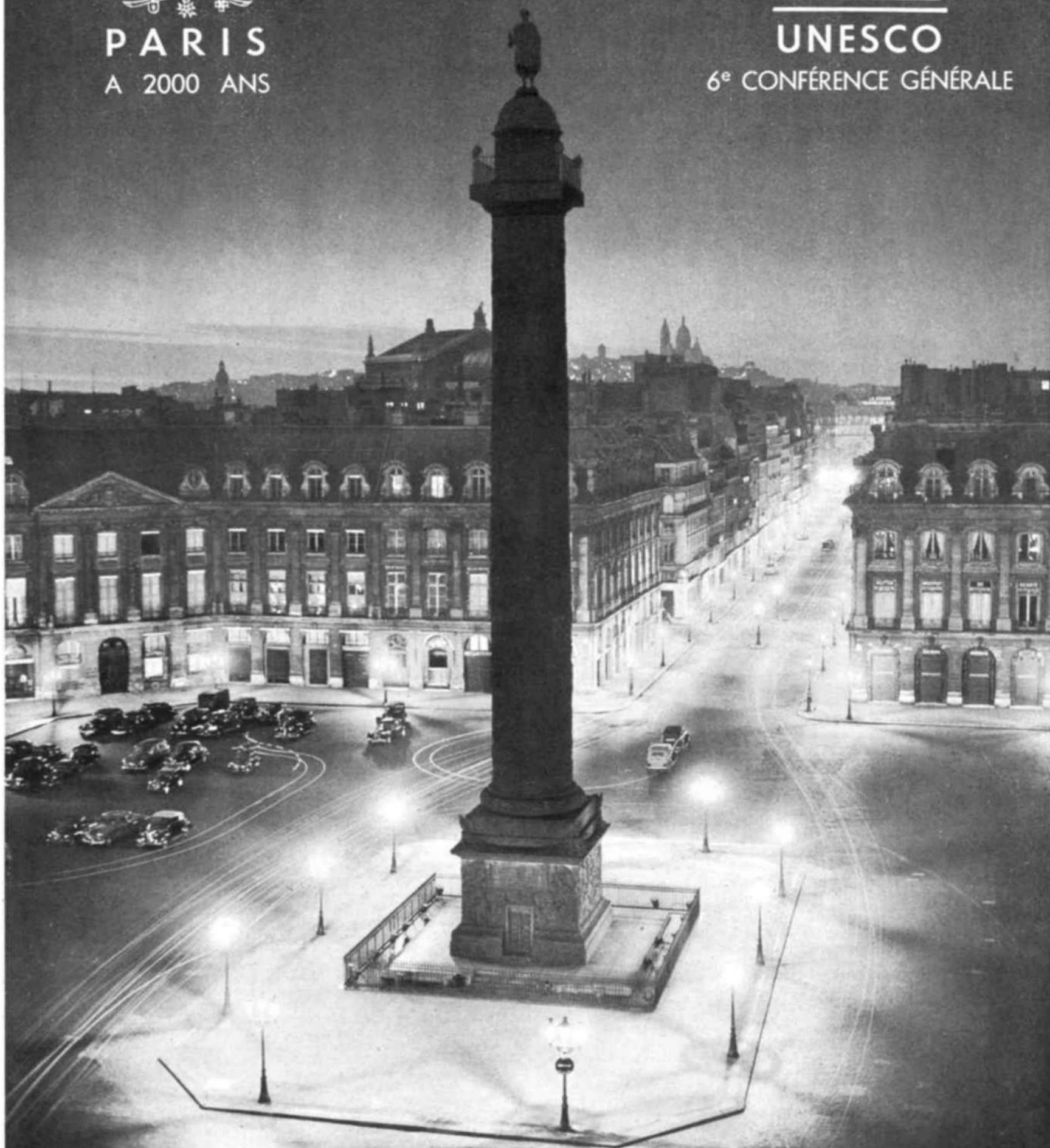


Photo Robert Doisneau

C E n'est pas la plus grande ville du monde, ni la plus ancienne, ni la plus riche. Rien ne permet d'affirmer que ce soit la plus belle. Il semble pourtant que tous les peuples aient pour Paris une tendresse singulière, et il y eut chaque année, depuis dix siècles, des visiteurs de toutes races et de toutes langues pour la proclamer capitale du monde, même quand elle était à peine le chef-lieu d'une province. Sans doute les historiens expliquent-ils l'étrange fortune de la bourgade gauloise, située au milieu des meilleures terres d'Europe, au carrefour des grandes routes commerciales et que la volonté des hommes investit peu à peu du prestige royal et de la puissance politique. Mais ni les blés d'Ile de France, ni les barques de la Seine, ni les cavaliers du roi n'ont fait la vraie grandeur de Paris. Sa gloire est peut-être celle de ses monuments et de ses musées; elle est surtout la gloire de ses artistes, de ses savants et de ses écrivains. Plus que les monarques et plus que les marchands, ce sont les maîtres de l'Université de Paris qui ont fait d'abord de cette ville une capitale. Ainsi les historiens ont-ils raison, après tout, avec leurs grandes routes. Paris, que rien ne défend, Paris, ville toujours ouverte, n'a cessé de grandir à mesure qu'elle se faisait plus accueillante à tous les souffles de l'esprit. Architectes, peintres et sculpteurs, poètes et musiciens, romanciers et gens de théâtre, physiciens, chimistes et géomètres auront été dans ses murs plus nombreux qu'en tout autre lieu; c'est qu'ils viennent de chaque province, de chaque pays d'Europe, de chaque continent. Ils y viennent parfois pour fréquenter des écoles illustres; ils y demeurent souvent à cause, disent-ils, de la liberté qu'ils y respirent. Il n'y a pas, en effet, de tradition dont cette ville soit plus fière que celle de la liberté. Et s'il est vrai que les arts, les sciences et les doctrines ont pu s'épanouir merveilleusement ici, c'est que pendant des siècles le peuple de Paris a su mener pour l'indépendance et le droit une lutte exemplaire. Pour patronne, ce peuple a pris une sainte qui jadis le délivra de l'esclavage, et les grandes dates de son histoire sont celles du progrès de la liberté universelle. Il se peut que Paris reste, comme on le dit, la cité de l'élégance et de la joie de vivre. Mais pour des millions de gens et non seulement pour les Français, elle est avant tout la capitale des Droits de l'Homme, la capitale de l'espoir.